L' E C O L E
DES MERES,

COMÉDIE NOUVELLE

De M. Nivelle de la Chaussée,
de l'Academie Françoise.

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



N A P L E S

De l'Imprimerie de Jean Gravier.

MDCCLXXVII.

Avec Approbation et Privilege.

ACTEURS.

Mr. ARGANT.

Me. ARGANT.

LE MARQUIS, *fils de Mr. & de Me. Argant.*

MARIANNE, *fille de Mr. & de Me. Argant.*

Mr. DOLIGNI, *pere.*

Mr. DOLIGNI *fils.*

ROSETTE, *suivante de Me. Argant.*

LA FLEUR, *Valet de Chambre du Marquis.*

UN MAÎTRE D'HÔTEL.

UN COUREUR.

PLUSIEURS LAQUAIS.

La Scène est à Paris, dans la Maison de Mr. & de Me. Argant.

L'ECOLE DES MERES,

COMÉDIE EN VERS,

Et en cinq Actes.

ACTE PREMIER.

SCÉNE PREMIÉRE.

M. DOLIGNI *pere*, M. DOLIGNI *fils*.

DOLIGNI *fils*.

MOn Pere, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.

DOLIGNI *pere*.

Pourquoi ?

DOLIGNI *fils*.

Madame Argant tient sa fille en Convent;
Et son dessein n'est pas de se donner un Gendre.

DOLIGNI *pere.*

Projets de femme ! Autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'accorder sa fille ;
Il va la ramener au sein de sa famille :
Tiens ton cœur & ta main tout prêts à se donner.

DOLIGNI *fils.*

Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.
Permettez que je vous remontre...

DOLIGNI *pere.*

Doligni, laissons-là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
Qu'autre fois nous avons en pareille rencontre
Chacun de pere en fils employés comme toi.
Va, j'ai passé par-là, tu feras comme moi.

DOLIGNI *fils.*

Et si j'aimois ailleurs ?

DOLIGNI *pere.*

Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit, en ce cas, devenir infidelle.

DOLIGNI *fils.*

Ce n'est donc pas pour moi que vous me mariez ?

DOLIGNI *pere.*

Pour qui donc ?

DOLIGNI *fils.*

Je le croirois presque :
J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI *pere.*

L'amour dans un jeune homme est toûjours romanesque.
J'aurois été moi-même assez extravagant
Pour épouser aussi ma premiere amourette,

Si

Si l'on n'eût retenu ma jeuneſſe indiſcrette.

DOLIGNI *fils.*

Mais je ne connois point Mademoiſelle Argant.

DOLIGNI *pere.*

Ni moi: mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI *fils.*

Hé, quand elle en auroit quarante!

DOLIGNI *pere.*

Ce ſeroit encor mieux.

DOLIGNI *fils.*

N'avez-vous pas du bien?

DOLIGNI *pere.*

Il le faut augmenter; ſinon il vient à rien.

DOLIGNI *fils.*

J'ignore comme elle eſt d'eſprit & de figure.

DOLIGNI *pere.*

Elle eſt riche. A l'égard de l'eſprit, je t'aſſure
Qu'une femme à la longue en a toûjours aſſez.
Elle eſt jeune, au ſurplus; & tout ce que j'en ſçais
C'eſt qu'à quinze ou ſeize ans on eſt du moins jolie.

DOLIGNI *fils.*

Qui ſçait ſi le rapport d'humeurs....

DOLIGNI *pere.*

Autre folie!
En tout cas, tu feras comme les autres font.
Qui s'embarque, eſt-il ſûr de faire un bon voyage?
A quoi ſert l'examen avant le mariage?
A rien. Ce n'eſt qu'après qu'on ſe connoît à fond.
Las de ſe compoſer avec un ſoin extrême
Le naturel caché prend alors le deſſus?
Le maſque tombe de lui-même,
Et malheureſement on ne le reprend plus;

Mais enfin le bien reste; & cet ami fidele,
Sans compter quelquefois la raison qui s'en mêle,
Entre époux qui pourroient se brouiller sans retour,
Sert de médiateur au défaut de l'amour.

DOLIGNI *fils.*

Il cessera d'être inflexible.

SCÉNE II.

ROSETTE, DOLIGNI *pere*,
DOLIGNI *fils.*

DOLIGNI *pere.*

C'Est Rosette!

ROSETTE.

Monsieur, ma Maîtresse est visible.

DOLIGNI *pere.*

Bon. Et Monsieur Argant n'arrive donc jamais?
L'œil du Maître est pourtant chez lui fort nécessaire.

ROSETTE.

On l'attend tous les jours.

DOLIGNI *pere.*

Voilà bien des délais!

ROSETTE.

C'est qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'est jamais si pressé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en soit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

DOLIGNI *pere.*

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie.

C'est

C'eſt le meilleur ami que j'aye eu de ma vie.
Mais allons voir ſa femme, & lui faire ma cour.
Doligni, tout eſt dit. Adieu, juſqu'au retour.

SCÉNE III.

DOLIGNI *fils*, ROSETTE.

DOLIGNI *fils*.

A part.
IL m'aime, je le ſçais; c'eſt ſur quoi je me fonde.

ROSETTE.

Qu'eſt-ce? Vous n'êtes pas le plus content du monde?

DOLIGNI *fils*.

C'eſt que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE.

Ceux d'un pere & d'un fils ſont toûjours orageux.

DOLIGNI *fils*.

J'aime; & mon pere veut que j'en epouſe une autre.

ROSETTE.

Il a tort: & ſon goût devroit ſuivre le vôtre.

DOLIGNI *fils*.

Ce n'eſt pas ce qui doit m'embaraſſer le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment ſont-ils reçus?
Marianne ayant mis en toi ſa confiance....

ROSETTE.

Que concluez-vous de cela?

DOLIGNI *fils*.

Si j'ai plû, tu le ſçais.

ROSETTE.

Mauvaiſe conſéquence!
Nous ne nous faiſons point ces confidences-là.
Voyez donc!

DOLIGNI *fils.*

Eh que diantre avez-vous à vous dire,
Si l'amour & les cœurs ſoumis à votre empire
De tous vos entretiens ne ſont pas le ſujet?

ROSETTE.

Oh! ce n'eſt pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, & nous avons les nôtres.

DOLIGNI *fils.*

Sur quoi roulent-ils donc, & quel en eſt l'objet?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,
Sont d'abord des ſujets qui ne tariſſent point.
Quand on eſt en gayeté, quelquefois on y joint
Des iſtoriettes de fille,
Des contes de Couvent. Enfin, que ſçais-je moi,
On parle, on cauſe, on jaſe, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien ſouvent ſans trop ſçavoir pourquoi.

DOLIGNI *fils.*

Non, jamais on n'a vû de fille ſi diſcrette.

ROSETTE.

Je ſers d'exception.

DOLIGNI *fils.*

Sois un peu moins ſecrette.
Le Marquis, par hazard, n'eſt-il point mon Rival?

RO-

ROSETTE.

Qui, lui ?

DOLIGNI *fils.*

Sa Cousine est si belle ! . . .
Il fait profession d'être un galant banal.
Il peut s'être avisé d'employer auprès d'elle
Ses talens séducteurs.

ROSETTE.

Ils ne produiroient rien.

DOLIGNI *fils.*

Ses succès ont cent fois couronné son adresse.
Il ne posséde que trop bien
L'art de rendre sensible à sa fausse tendresse :
Et tant de cœurs conquis bien ou mal-à-propos ;
Troublent le peu d'espoir qui pouvoit me séduire.

ROSETTE.

Comment, vous érigez ce Marquis en Héros ?

DOLIGNI *fils.*

Comment puis je en effet balancer, où detruire
Tant d'avantages vrais ou faux ?
Mon malheureux amour m'éclaire.
Il ne faut que chercher à plaire
Pour connoître tous ses défauts.
Peut-être à tort je la soupçonne ;
Mais pour une jeune personne
L'hommage du Marquis est bien éblouïssant.
Plaise à l'Amour que je m'abuse !

ROSETTE.

Il est vrai que l'on nous accuse
D'apporter toutes en naissant
Ce malheureux levain de la coquetterie,

Et ce goût effrénè pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous
Il est encor des cœurs dignes d'un honnête homme.
D'ailleurs, en vains soupçons votre esprit se consomme,
Le Marquis choisit mieux.

DOLIGNI *fils*.

Eh, peut-il mieux choisir?

ROSETTE.

Marianne est sans doute extrêmement aimable:
La bonté de son cœur la rend inestimable.
C'est un thrésor: heureux qui pourra s'en saisir!
Mais enfin par vous seul en silence adorée,
Marianne est presque ignorée.
On ne la connoît point à la Ville, à la Cour:
Et les Gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'est jointe avec les charmes.
Chez eux, la gloire a pris la place de l'amour.
Tel est ce cher Marquis d'impression nouvelle.
Un des plus grand travers qui troublent sa cervelle,
C'est qu'aucune Beauté ne sçauroit le tenter
Qu'autant qu'elle est de mode, & qu'il voit autour d'elle
La cour la plus brillante. Il aime à supplanter.
Plus le concours est grand, plus il la trouve belle.
Aussi, pour parvenir jusqu'au suprême honneur
De l'avoir sur son compte, il n'est rien qu'il n'employe.
En un mot, ce qui fait sa gloire & son bonheur,
C'est l'opprobre éclatant dont il couvre sa proye,
Et la rage qu'il porte au sein de ses Rivaux.

Voi-

Voilà le seul exploit digne de ses travaux.

DOLIGNI *fils*.

Quels travers! car il a de l'esprit, ce me semble!

ROSETTE.

L'esprit & le bon sens vont rarement ensemble.

DOLIGNI *fils*.

Tout ce que tu me dis, ne me rassure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même, il tourne ici ses pas.

SCÉNE IV.

LE MARQUIS, DOLIGNI *fils*. ROSETTE.

LE MARQUIS.

EH bon-jour, Doligni... parbleu, que je t'embrasse!

ROSETTE, *à part*.

Ces embrassades-là sont aussi du bel air.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc? mon abord te trouble! il t'embarasse!

Regardant Rosette.

J'en vois la cause. Allons, rassure-toi mon cher;
Je fais profession d'être un Rival commode:
Avant qu'il soit peu, dans Paris,
Je veux en amener la mode,
En mettre les Amans sur le pied des Maris.
Elle n'est pas si mal au moins!

DOLIGNI *fils.*

Cesse de rire.

Je parlois à Rosette.

LE MARQUIS.

Un honnête homme aura

Toujours quelque chose à lui dire.

DOLIGNI *fils.*

Il faut te l'avouer.

LE MARQUIS.

Tout comme il te plaira.

Rosette hausse l'épaule.

Tiens, Rosette rougit ; elle te fait un signe.

ROSETTE.

Notre entretien rouloit sur un sujet plus digne.

DOLIGNI *fils.*

C'étoit sur Marianne.

LE MARQUIS.

Ah tu fais le discret!

Quand on est tête-à-tête avec elle en secret,
Il est bien mal aisé de lui parler d'une autre ;
Il n'est personne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE.

Point de Panégirique, ou je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.
Treve entre-nous de gentilesse.
Si Madame vous croit un Estre si parfait,
Hé bien, à la bonne heure; elle est fort la Maîtresse.
Elle peut vous gâter comme elle a toujours fait:
Mais comme je n'ai pas la même yvresse qu'elle,
Je pourrois m'égayer aux dépens des Railleurs :
Ainsi, Monsieur, cherchez vos passe-tems ailleurs.

LE

LE MARQUIS.

Quand Rosette se fâche, elle est encor plus belle.

ROSETTE.

Finissez mon éloge, & me laissez en paix.

LE MARQUIS.

Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais,
Je ne pousserai pas à bout ta modestie.
La petite Cousine étoit donc entre vous
Le sujet prétendu d'un entretien si doux ?

DOLIGNI *fils.*

Et vous aussi.

LE MARQUIS.

Qui moi, j'étois de la partie ?

ROSETTE.

Eh vrayment oui ; Monsieur en est fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah, Ah !

ROSETTE.

Comme il vous croit un Rival dangereux,
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de son ombre)
Il me communiquoit sa crainte & son erreur.
Il ne pourroit voir sans terreur
Que vous fussiez aussi du nombre.
De ceux que Marianne a soumis à ses Loix.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, Doligni ?

DOLIGNI *fils.*

Mais si j'avois le choix
J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'est être en ma faveur un peu trop prévenu.

A Rosette.

Eh, que lui disois-tu pour calmer ses allarmes?

ROSETTE.

Mais, nous étions-là quand vous êtes venu;
Et j'allois à peu près lui dire ce me semble,
Qu'il ne peut se fonder aucune liaison.
Entre deux cœurs qui n'ont ensemble
Aucun de ces rapports qu'exige la raison.
Il faut sçavoir nous vaincre avec nos propres armes.
S'il se forme entre Amans de ces nœuds pleins de charmes
Que l'Amour & le tems ne font que redoubler,
L'Etoile n'y fait rien; voilà tout le mystere;
C'est qu'au moins par le cœur & par le caractere
Il faut un peu se ressembler.
Venons à Marianne,

LE MARQUIS.

Elle est d'une figure
A faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute: & cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure;
Et d'où diable le tires-tu?

ROSETTE.

Le bon sens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui regne en ce siécle commode,
Marianne suivra celui du bon vieux tems,
Et ne prendra jamais ces travers éclatans
Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
Pardonnez, au surplus, si dans cette occurrence

Je n'ai pas eu pour vous le plus profond respect :
J'y rentre, & je vous fais mon humble révérence.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DOLIGNI *fils*.

LE MARQUIS.

ELle a le caquet amusant ;
Mais elle a l'esprit faux.

DOLIGNI *fils*.

Pas tant. Mais à présent
Parlons de Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est plus que jolie.

DOLIGNI *fils*.

Elle a, comme tu sçais, tout ce qui peut charmer :
Marquis, l'aimerois-tu ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu par aimer ?

DOLIGNI *fils*.

Plaît-il ?

LE MARQUIS.

Expliquons-nous.

DOLIGNI *fils*.

Quelle est cette folie ;
Ce mot est plus clair que le jour.
Parbleu, c'est-ce qu'on sent pour l'objet qu'on adore.
Aimer.... c'est avoir de l'amour.

C'eſt.....

LE MARQUIS.

Eſt-ce que l'on aime encore?

DOLIGNI *fils.*

Eſt-ce qu'on n'aime plus?

LE MARQUIS.

De quel Païs viens-tu?

DOLIGNI *fils.*

Du Païs où l'on aime.

LE MARQUIS.

Où diantre as-tu vêcu?

DOLIGNI *fils.*

Quelle extravagance eſt la vôtre!
Vous croiriez qu'il n'eſt point de véritable amour?

LE MARQUIS.

De véritable amour? A l'autre!
Non; je n'en vis jamais à la Ville, à la Cour;
Et ſi j'ai beaucoup vû, mais beaucoup.

DOLIGNI *fils, à part.*

Quelle tête!
Quant à moi, je ſoutiens ſans me faire de fête,
Qu'on aime, & que ſans doute on aimera toujours.
Le monde eſt plein d'Amans; il s'en fait tous les jours.....

LE MARQUIS.

Que le goût des plaiſirs, la fortune, la gloire,
L'intérêt, l'amour propre, & ſemblables raiſons
Engagent à former entr'eux des liaiſons
Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI *fils.*

J'oſe croire
Qu'il en eſt dont le cœur eſt vraiment enflâmé.

LE

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer, & de se croire aimé.

DOLIGNI *fils*.

Mais Marianne a-t'elle attiré votre hommage ?

LE MARQUIS.

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amuser.

DOLIGNI *fils*.

Ha ! feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage.
Et si son cœur alloit se laisser abuser ?

LE MARQUIS.

Hé bien, le pis aller, est-ce un si grand dommage?

DOLIGNI *fils*.

Comment, vous ne feriez semblant de l'adorer
Que pour le seul plaisir de la deshonnorer
Et d'en rire après son naufrage ?
Ah, Marquis, quel projet ? quelle malignité !
Si vous reussissez dans cette indignité,
A vos remords un jour craignez d'en rendre compt
Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire ; ou plûtôt à la honte
D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI *fils*.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh, que devient la probité ?

LE MARQUIS.

Elle n'est point requise en cet sortes d'affaires.
L'usage & la nature, en faveur des plaisirs,
En ont toujours banni jusqu'au moindre scrupule.
Il s'agit d'arriver au but du ses desirs.

La Morale y joueroit un rôle ridicule.

DOLIGNI *fils.*

Par ma foi, ce systême est plein d'absurdités.
C'est un assassinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu seras en amour une excellente dupe.
Mais, pour me réjouir, je t'allarmois exprès
Marianne, aujourd'hui, n'est point ce qui m'occupe.
Laissons-la marier; & nous verrons après.

DOLIGNI *fils.*

La confidence est fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant-à-présent, j'aspire à certaine conquête,
Dont je fais un peu plus d'état.
Mon choix va t'étonner; mais prête-moi l'oreille.
Doligni, tu connois cette jeune merveille
Qui remplit tout Paris de son nouvel éclat.

DOLIGNI *fils.*

La célébre Arthénice.

LE MARQUIS.

Oui; ce n'est qu'elle-même.

DOLIGNI *fils.*

Hé bien!

LE MARQUIS.

Hé bien.

DOLIGNI *fils.*

J'entends. Ma surprise est extrême,
D'autant plus qu'elle est fine, & que jusques ici.
De mille & mille Amans pas un n'a réussi.

LE MARQUIS.

Parbleu, je le crois bien... Dispense-moi du reste.

DOLIGNI *fils.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Il faut être modeſte.

DOLIGNI *fils.*

Comment fais-tu pour plaire? Eſt-ce un don? Eſt ce un art?
Mais enſeigne-moi donc.

LE MARQUIS.

On peut t'en faire part:
Si tu veux recevoir quelque avis ſalutaire,
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI *fils.*

Je ſens tout le beſoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS.

Il ne faut que refondre un peu ton caractere.

DOLIGNI *fils.*

Mais vraiment j'y conſens.

LE MARQUIS.

Ton défaut capital
Eſt l'embarras ſubit, le trouble machinal
Qui ſans nulle raiſon te ſaiſit & te glace,
Si-tôt qu'on te regarde, ou qu'on te parle en face.
Crois-moi, tombe plûtôt dans l'autre extrémité:
Rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle, par tout, on eſt hors de ſa place;
Elle ſuſpend, arrête, & fixe les reſſorts
De la langue, des yeux, de l'eſprit & du corps:
Elle en ôte l'uſage; elle en ôte la grace;
Sur tout ce que l'on dit, ſur tout ce que l'on fait,
Elle répand un air gauche, épais, & ſtupide.

 Tel

Tel qu'on prend pour un sot, parce qu'il est timide,
Auroit de quoi passer pour un homme parfait.
Mais ce n'est pas là tout. Et si tu te proposes
D'avoir des succès éclatans,
Il te faut bien encor d'autres métamorphoses.
Il te manque le ton, l'air & les mœurs du tems:
Le monde où tu vas vivre exige, entr'autres choses,
Qu'on soit plus amusant que solide & sensé.
Tu ne sçaurois parler qu'après avoir pensé.
Tu raisonnes toujours, & jamais tu ne causes:
Déraisonne, morbleu, plûtôt que d'ennuyer:
Un peu moins de bon sens, & plus de badinage.
Un Homme qui disserte est un homme à noyer.
La raison que tu crois un si bel appanage,
Fut toujours le fléau de la Société;
Elle en chasse les ris, les jeux & la gayeté;
Elle y met, à leur place, une langueur mortelle:
On la vante mal-à-propos;
Quand on a de l'esprit, on peut se passer d'elle;
La raison, tout au plus, ne convient qu'à des sots;

DOLIGNI *fils*.

Tu traites la raison d'une maniere étrange.

LE MARQUIS.

J'en suis bien revenu; je ne prends plus le change.

DOLIGNI *fils*.

Il y paroît.

LE MARQUIS.

Pour toi, tâche de profiter.
Je ne me cite pas; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI *fils*.

Quelqu'un vient.

LE

LE MARQUIS.

C'eſt la Fleur.

DOLIGNI.

Adieu, je me retire;

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit, fais tes réflexions.

SCÈNE VI.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LA FLEUR.

OUF!

LE MARQUIS.

Hé bien, mes Commiſſions?

LA FLEUR.

Oh! palſambleu, Monſieur, ſouffrez que je reſpire:
Si vous continuez ainſi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai qu'avec moi la fatigue eſt extrême.

LA FLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturez,
Vous allez à votre aiſe, & vous parlez de même:
Il n'en eſt pas ainſi des malheureux Piétons.

LE MARQUIS.

Reſte en place; reſpire; & point de ces Dictons.

LA FLEUR.

Morbleu, je ſuis bien las de ces courſes maudites.

LE MARQUIS.

Quels Papiers tiens-tu là?

LA FLEUR.

La Liste des visites:

LE MARQUIS.

J'ai vû celle d'hier.

LA FLEUR.

Elle est de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon.

LA FLEUR.

Demandez au Suisse; oui, rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Eh mais, la matinée est un tems solitaire.

LA FLEUR.

Il est certaines gens, pour certaine raison,
Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS.

Lis.

LA FLEUR.

Le Propriétaire
De votre petite maison.

LE MARQUIS.

Fort bien!

LA FLEUR.

Le Tapissier.

LE MARQUIS.

Ou-dà!

LA FLEUR.

Le Traiteur.

LE MARQUIS.

Peste!

LA FLEUR.

Le Loüeur de Carrosse.

LE MARQUIS.

Après?

LA FLEUR.

Ainsi du reste.

LE MARQUIS.

Ces Messieurs sont venus?

LA FLEUR.

Non pas eux, mais leurs gens.

LE MARQUIS.

Ces gens ont-ils des gens?

LA FLEUR.

Leurs gens sont des Sergents.
Et voici, Monsieur, de leur Prose,
Et de leurs Billets doux.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

Il chante

Je n'en ai jamais vû. Contentez-vous, mes yeux...

LA FLEUR.

Chantez, c'est bien prendre la chose.

LE MARQUIS *en lui rendant les papiers.*

Tiens, fais-en ton profit.

LA FLEUR.

Beau diable de profit!

LE MARQUIS.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu sçû t'introduire?

LA FLEUR.

Plus invisiblement que n'eût fait un Esprit.

LE MARQUIS.

Comment se porte-t'on?

LA FLEUR.

Bien.

LE MARQUIS.

Daigne un peu m'inſtruire.
Comment a-t'on reçû les Bijoux?

LA FLEUR.

Mal.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LA FLEUR.

C'eſt qu'il n'étoit pas jour chez elle;
Et qu'ainſi je n'ai pû voir que ſa Demoiſelle.
Ce n'eſt pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS.

J'entends, & je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LA FLEUR.

Quoi, pas même, Monſieur, ce qu'on me donnera?

LE MARQUIS.

Non; ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

LA FLEUR *à part.*

Ah! ce ne ſera pas de rendre.

haut.

On va la marier.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

LA FLEUR.

Tout-à-fait;
A ce Baron qui la pourchaſſe:
Il prétend, dès demain, que la nôce ſe faſſe.

LE MARQUIS.

Bon!

LA

LA FLEUR.

Un petit Billet vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS. *rêvant.*

Il faut que tout cela finisse.

à la Fleur, qui rit.

De quoi ris-tu? Dis donc.

LA FLEUR.

D'un tour assez falot;
Dont la suivante d'Arthénice
Vient, à votre sujet, de règaler un sot.
J'étois dans l'Antichambre à causer avec elle,
En tout bien, tout honneur.

LE MARQUIS.

Eh! tâche d'abréger;

LA FLEUR.

Nous parlions d'amitié, quand la fausse femelle
A pensé me dévisager.
» Va-t'en (m'a t'elle dit) au Diable avec ton Maitre.
» Depuis assez longtems, il a dû reconnoître
» Qu'il prend un inutile soin.
» Ma Maîtresse n'en veut, ni de près, ni de loin.
Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête;
C'est que le vieux Baron lui même, à pas de loup;
Venoit d'arriver tout à coup,
Qui mordant à la grappe, & d'un air tout honnête,
Accompagné pourtant d'un geste Cavalier,
M'a flatté, si jamais le hazard me ramene,
Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine
De descendre par l'escalier.

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'il osât te faire cette grace.

LA FLEUR.

Eh, non pas, s'il vous plaît; souffrez que je m'en passe.
J'ai volé chez Michel, & de là chez Passeau.
J'ai vû vos deux habits; ma foi, rien n'est si beau;
Je ne crois pas qu'on puisse en avoir de plus lestes.
Après, j'ai, sans aucun délai,
Eté chez la Duchapt; & puis, chez la Boutray;
Leur filles sont aprés à garnir vos deux vestes;
L'une est en petit jaune; & l'autre, en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt?

LA FLEUR.

Vous les aurez dans peu;
Mais l'argent à la main.

LE MARQUIS.

Ou mons la Fleur est yvre,
Ou ces gens sont devenus foux.
Parbleu, je ferois bien, pour leur apprendre à vivre,
De ne m'en plus servir.

LA FLEUR.

C'est ce qu'ils disent tous:
Par l'homme en question j'ai fini mes messages.
Seriez-vous assez fou pour en tâter encor?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l'argent?

LA FLEUR.

Oui, mais au poids de l'or.
Il demande un Billet du triple, & de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déjà pour plus que je ne dois.

LA

LA FLEUR.

Faute de les avoir retirez dans le mois,
Ils lui sont dévolus. Ignorez-vous l'usage?

LE MARQUIS.

N'importe. J'ai besoin, en un mot comme en cent,
De deux mille loüis.

LA FLEUR.

Quel besoin si pressant
En pouvez-vous avoir?

LE MARQUIS.

Est-ce donc qu'à mon âge
Il n'est pas naturel de chercher à joüir?

LA FLEUR.

Sans être libertin, on peut se réjoüir.

LE MARQUIS.

Comment donc libertin? Le suis je?

LA FLEUR.

Ah! mon cher Maitre.
Vous l'êtes beaucoup plus, en croiant ne pas l'être.

LE MARQUIS.

Mais encore en quoi donc? Dis-le moi: j'y consens.

LA FLEUR.

Et parbleu, tout vous suit à la fois; somme toute,
Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS.

Sans doute.
Et ne sont-ce pas là des plaisirs innocens?

LA FLEUR.

Vous les menez un train de chasse;
Et vous indisposez le Public contre vous.

LE MARQUIS.

Ah! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y fasse?

Peut

Peut-on empêcher les jaloux?
Crois-moi, va, je connois le monde;
On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LA FLEUR.

En faux raisonnemens votre morale abonde.
Mais encore une fois, sçachez-vous limiter.
Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite,
Empêchez que du moins on n'en parle en tous lieux.
Madame votre mere en pourroit être instruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une sœur, qu'elle vous sacrifie:
Songez-y; je vous signifie
Qu'elle pourroit fort bien la tirer du Couvent,
Pour lui faire avec vous partager l'héritage,
Et peut-être encor davantage.
Vous sçavez que Monsieur l'en presse assez souvent?

LE MARQUIS.

Eh, ventrebleu, va-t'en faire un tour à l'office,
Et rêver en buvant aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourse & de me mettre en fonds.
Le vin te fournira quelque heureux artifice.

LA FLEUR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS.

Va donc, sois diligent.

LA FLEUR.

Je l'entens un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS.

A tel prix que ce soit, il me faut de l'argent.

LA FLEUR.

S'il venoit en buvant je roulerois Carrosse.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÉNE PREMIÉRE.

Me. ARGANT, ROSETTE.

Me. ARGANT.

LE Marquis viendra-t'il ?

ROSETTE.

Un peu de patience ;
Je l'ai fait avertir ; il ne tardera pas.
A quelques importuns qui retardent ses pas
Il acheve à présent de donner audience.

Me. ARGANT.

Ah, Rosette !

ROSETTE.

Comment, qui vous fait soupirer ?

Me. ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

En quoi, Madame, y peut-il conspirer ?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuse mere ?

Me. ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne soit qu'une chimere.

ROSETTE.

De la part du Marquis, que s'est-il donc passé ?

Vous

Vous feroit-il moins cher ?

Me. ARGANT.

Je rougis de le dire;
Mon amour va pour lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en est permis, quand il est bien placé.

Me. ARGANT.

Eh! qui me répondra que mon fils le mérite ?

ROSETTE *à part.*

Ma foi, ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui
D'un accés de raison qui passera bien vîte.

haut.

Qu'avez-vous découvert qui vous déplaise en lui ?
Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

Me. ARGANT.

C'est de quoi je me plains.

ROSETTE.

Ma surprise est extrême.
Eh! peut-il être mieux, sans y perdre ? Il est bien.

à part.

S'il cessoit d'être un fat, il ne seroit plus rien.

haut.

Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

Me. ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S'il a quelques défauts, ils lui sont necessaires.

Me. ARGANT.

Comment ?

ROSETTE.

Je le soutiens, & nous serons d'accord.
Quoi! trouvez-vous mauvais qu'il soit l'homme de France

Qui

Qui sçait le mieux choisir une étoffe de goût;
Qui s'habille & se met avec une élégance
Qu'on cherche à copier, sans en venir à bout?
Lui reprocheriez-vous, dans l'humeur où vous êtes,
Qu'il aime un peu le luxe & la frivolité?
Qu'il cherche à ressembler aux gens de qualité?
Qu'il aime le plaisir, & contracte des dettes?
Eh! n'en voulez-vous pas faire un homme de Cour?

Me. ARGANT.

C'est le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne vous plaignez donc point.

Me. ARGANT.

Mais es-tu bien certaine . . . .

ROSETTE.

Il ira loin. Pour moi, je n'en suis point en peine.

Me. ARGANT.

J'en accepte l'augure.... A propos de cela,
Conçois-tu mon mari?

ROSETTE.

La demande est nouvelle!
Est-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là?

Me. ARGANT.

Son obstination me paroît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, sa prévention contre un fils si bien né...

Me. ARGANT.

Est le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'est que depuis peu que son humeur varie,
Qu'il a des volontés, & qu'il vous contrarie.
Il lui sied bien, en vérité:

Il faudroit arrêter cette témérité .....
Mais vous auriez la paix, si, pour le satisfaire,
(Aux dépend du Marquis, s'entend,)
Vous vouliez retirer, ainsi qu'il le prétend,
Votre fille du Cloître.

Me. ARGANT.

Il est vrai.

ROSETTE.

Pourquoi faire?
Pour priver le Marquis de la moitié du bien?

Me. ARGANT.

Et m'empecher par là de faire un mariage
Où je vois, pour mon fils, le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien!
Votre dessein n'est pas de l'en laisser le maître?

Me. ARGANT.

Non vraiment; si celá peut-être,
Je prétends que mon fils ait un brillant état.
Je veux, par les grands biens qui sont en ma puissance,
Suppléer au défaut d'une illustre naissance,
Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'est plus naturel qu'un si grand sacrifice.
Ce projet vous est cher; vous l'avez résolu.
Il faut bien, à son tour, que Monsieur obéïsse.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu,
Il en contracteroit l'habitude importune.
C'est bien assez d'avoir reçû, dans la maison,
Cette Niéce Orpheline & presque sans fortune,
Qu'il vous fit accueillir, par la seule raison

Qu'elle porte son nom. *à part*. Notez, par apostille,
Qu'elle reçoit sa Niéce & refuse sa fille.

Me. ARGANT.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Que c'est vous montrer
La tante la meilleure & la plus généreuse
Qu'on pusse jamais recontrer.

Me. ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Déjà! l'Avanture est heureuse!

Me. ARGANT.

Qu'il est mis agréablement!

SCÈNE II.

LE MARQUIS, Me. ARGANT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds. Je suis réellement
Outré, désespéré de m'être fait attendre.
Je devois tout quitter, & ne point m'amuser.
Il lui baise la main.
Me pardonnerez-vous?

ROSETTE, *à part*.

Ah, comme il sçait la prendre!

Me;

Me. ARGANT.

Rosette a sçû vous excuser.

LE MARQUIS.

Rosette ?

ROSETTE.

Moi, Madame ?

Me. ARGANT.

Oui ; soyez content d'elle ;
Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Elle me connoît bien.

Me. ARGANT, *à Rosette.*

Va, compte qu'il sçaura récompenser ton zele.

ROSETTE.

à part.
Oui-dà !

Me. ARGANT.

Mais laisse-nous un moment d'entretien.

SCÉNE III.

Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Me. ARGANT.

J'Aurois à vous parler.

LE MARQUIS.

Vous serez mieux assise,

Me

Me. ARGANT.

Il n'en eſt pas beſoin, reſtez.
J'exigerois de vous une entiere franchiſe.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous eſt ouvert.

Me. ARGANT.

Vous me la promettez.

LE MARQUIS.

Dans la ſincérité mon ame eſt affermie;
J'en fais profeſſion, & ſur tout avec vous.

Me. ARGANT.

Votre mere ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'eſt unir à la fois les titres les plus doux.

Me. ARGANT.

A votre âge, mon fils, & fait comme vous êtes,
Recevant dans le monde un accueil enchanteur,
On a dû vous dreſſer mille embuches ſecrettes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé, par goût ou par foibleſſe,
J'excuſerois votre jeuneſſe;
Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous paſſez pour avoir un tendre attachement:
C'eſt une beauté rare, & qu'on m'a fort vantée;
Mais à qui votre ſort ne peut pas être joint...
Vous rougiſſez, mon fils, & ne répondez point.
Si votre ame, à préſent un peu trop enchantée,
Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
J'attendrai que le temps vous rende votre cœur,
Et vous mette en état d'entrer ſans répugnance
Dans de projets, pour vous, formez dès votre enfance,

Et que, jusqu'à ce jour, je n'ai point négligez.

LE MARQUIS.

Ah! vous méritez tout ce que vous éxigez:
Oui, l'on vous a dit vrai; mais soyez plus tranquille.
C'est un amusement frivole & passager,
Que mon cœur, sans vouloir autrement s'engager,
S'est fait depuis peu par la ville;
Seulement pour remplir un loisir inutile.
Pareil attachement.... (Si pourtant c'en est un)
Ne tient qu'autant qu'on veut, la rupture est facile;
Rien n'est plus simple & plus commun.
De semblables Romans n'ont pas pour Héroïnes
Des personnes assez divines,
Pour fixer, sans retour, ceux qui leur font l'honneur
D'offrir quelque encens à leurs charmes.
C'est l'espoir assuré d'un facile Bonheur
Qui fait que l'on s'abaisse à leur rendre les armes.
Elles n'allument point de véritables feux;
Et l'on est leur Amant, sans en être amoureux.

Me. ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon estime, & mon amour pour vous,
Ah! mon fils, pardonnez mes frayeurs indiscrettes!
Votre établissement est l'objet le plus doux
Que ma tendresse se propose;
Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c'est sur vous aussi que mon cœur s'en repose.

Me. ARGANT.

J'ai de l'ambition; mais pour vous seulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas!

Me. ARGANT.

Ecoutez, je vous prie.
Vous aurez tout mon bien, je vous l'ai destiné.
Mais ce n'est pas assez; & vous n'êtes pas né
Pour vivre & pour passer simplement votre vie
Dans l'indolente oisiveté
D'une opulente obscurité.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là mon plan.

Me. ARGANT.

Je ne fais aucun doute
Que vous n'ayez dessein de paroître au grand jour;
Que votre but ne soit de percer à la Cour:
Un bien considérable en applanit la route.
Mais, pour vous abréger un chemin toujours long,
Il seroit un moyen plus facile & plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance,
Seroit?

Me. ARGANT.

Un mariage; une fille, en un mot,
Qui vous apporteroit en dot
Le crédit & l'appuy d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penser. Vous ne m'étonnez point:
Mais l'hymen, à mon âge, est un état bien grave.
Quoi! voulez-vous si-tôt que je devienne esclave?

Me. ARGANT.

Un mari ne l'est pas. Auriez-vous sur ce point
Un peu d'aversion?

LE MARQUIS.

Moi, Madame : Ah qu'importe ?
Quand mon aversion seroit cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela, comme en tout,
Le sacrifice est prêt : Ce n'est pas une affaire.
Le desir de vous satisfaire
Me tiendra toujours lieu de penchant & de goût.
Mais mon Pere ?

Me ARGANT.

Ah ! je sçai comment il faut s'y prendre.
Je prévois ses refus ; mais ils ne tiendront pas.
Nous disputons beaucoup. Après bien des débats
Votre pere s'appaise, & finit par se rendre.
Par exemple, il avoit fortement décidé
Que vous seriez de robe.

LE MARQUIS.

Ah ciel !

Me ARGANT.

Il a cédé.
N'en a-t'il pas été de même
Pour le déterminer à vous faire un état.
Au sujet de ce Marquisat
Sa répugnance étoit extrême ;
Il ne vouloit pas s'y prêter :
Mais vous le desiriez ; c'est sur quoi je me fonde ;
Aussi l'ai-je forcé de l'aller achetter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un Titre dans le monde ?
Mais celui de Marquis me flatte infiniment ;
Je vous l'avouë ingénûment.
Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
Mon

Mon Pere à cet achat, j'eusse été très à plaindre.

Me ARGANT.

Cette acquisition l'a long-temps retenu.

LE MARQUIS.

Il est vrai ; c'est ce qui m'étonne,

Me ARGANT.

Il arrive aujourd'hui ; l'avis m'en est venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à son retour la Scene sera bonne :
Il ne sera pas mal surpris
De l'état que nous avons pris
Pendant le cours de son absence.
Il ne pourra pas voir, sans jetter les hauts cris ;
Ces embellissemens & ces meubles de prix.
Il n'a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de valets, & ce Suisse sur tout,
Ne seront pas trop de son goût.

SCÉNE IV.

Mr. ARGANT, Me ARGANT, LE MARQUIS, UN SUISSE, LAQUAIS.

Mr. ARGANT.

VOyez cet animal qui m'arrête à la porte !

LE SUISSE.

Que voulez-vous ?

Mr. ARGANT.

Hé que t'importe?

Mais est-ce ici chez moi?

LE SUISSE.

Ça, Monsieur, votre nom?

Mr. ARGANT.

Mon nom?

LE SUISSE.

Afin qu'on vous annonce.

Mr. ARGANT.

Je n'en connois pas un.

LE SUISSE.

J'attends votre réponse.

Un Laquais à son camarade.

Connois-tu ça?

Un autre Laquais.

Moi? ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur, pardonnez . . . Madame, c'est mon Pere.

Excusez des valets . . . . .

Mr. ARGANT.

Quel est donc ce mystere?

Me ARGANT.

C'est vous, Mr. Argant?

Mr. ARGANT.

Moi-même, Dieu merci;

Qu'une espece de singe, avec sa barbe torse,

Ne vouloit point du tout laisser entrer ici:

Il a presque fallu que j'usasse de force.

LE MARQUIS.

Un Suisse comme un sot fait toûjours son métier.

Mr.

Mr. ARGANT.

Vous avez pris un Suiſſe ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Mr. ARGANT.

Pour quoi faire?

LE MARQUIS.

Un Suiſſe eſt à la porte un meuble néceſſaire.

Mr. ARGANT.

Il ne nous faut qu'un vieux Portier.
Et ce tas de Valets dont l'antichambre eſt pleine,
Eſt-il d'ici,

LE MARQUIS.

Sans doute. Il faut être ſervi.

Mr. ARGANT.

Mais en faut-il une douzaine?

LE MARQUIS.

Chacun a ſon emploi.

Mr. ARGANT.

Fort bien, j'en ſuis ravi.
Parbleu, pendant deux mois qu'à duré mon voyage,
L'extravagance a fait ici bien du ravage!

LE MARQUIS.

Mais en quoi donc, Monſieur?

Mr. ARGANT.

Déjà deux ou trois fois
Ce titre de Monſieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous ſerviez pas d'épithete pareille.
Le nom de Pere eſt-il devenu trop bourgeois,
Pour pouvoir à préſent ſortir de votre bouche?
Il faut que cela ſoit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche.
Je croyois vous traiter avec plus de respect;
Et j'ignore pourquoi Monsieur s'en formalise.

Mr. ARGANT.

Ma foi, s'il faut que je le dise,
Ce cérémonial me paroît fort suspect;
Et c'est la vanité qui l'a mis en usage.
Je sçais que chez les Grands il est autorisé;
Que chez les gens d'un moindre étage
Ce ridicule abus s'est impatronisé;
Il s'est même glissé jusques dans la roture:
Mais il n'est pas moins vrai qu'il blesse la nature.
Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours.
Sçachez, en m'appellant par mon nom véritable,
Que le titre de Pere est le plus respectable
Qu'un fils puisse donner à l'auteur de ses jours.

Me ARGANT.

Il est vrai; mais enfin je sçais qu'au fond de l'ame
Il ne m'aime pas moins pour m'appeller Madame.

Mr. ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas;
C'est une affaire à part; je n'en veux point connoître.

SCÉ.

SCÈNE V.

UN COUREUR, Mr. ARGANT, Mad. ARGANT, LE MARQUIS.

Mr. ARGANT.

Quelle est cette autre espéce? Où s'adressent tes pas?

LE COUREUR.

Ici.

Mr. ARGANT.

Qu'es-tu?

LE COUREUR.

Coureur.

Mr. ARGANT.

Qui cherches-tu?

LE COUREUR.

Mon Maître.

Mr. ARGANT.

Quel est-il?

LE COUREUR.

Hé, parbleu, c'est Monsieur le Marquis.

Mr. ARGANT.

Quel Marquis?

LE COUREUR.

Le voilà.

Mr. ARGANT.

Qui donc?

Mad.

Me ARGANT.

Hè, c'eſt mon fils.

Mr. ARGANT.

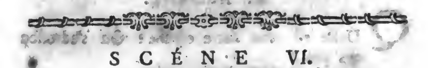
Lui ?

Me ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS *au Coureur, qui lui donne un billet.*

Va-t-en.



SCÉNE VI.

Mr. ARGANT, Me ARGANT, LE MARQUIS.

Mr. ARGANT.

C'Eſt ainſi qu'on vous nomme?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Mr. ARGANT.

De quel droit ? Mais vous m'étonnez fort.

LE MARQUIS.

Je crois en avoir deux.

Mr. ARGANT.

Qui ſont-ils donc ?

LE MARQUIS.

D'abord,

N'avez-vous pas l'honneur d'être né Gentilhomme?

Mr.

Mr. ARGANT.

Un peu : Mais eſt ce aſſez pour s'appeller Marquis? Argant, vous êtes fou.

Me ARGANT.

N'avez-vous pas acquis ? . . .

Mr. ARGANT.

Eh quoi ?

Me ARGANT.

Ce Marquiſat que nous avions en vûe ? Eſt-ce que ce n'eſt pas une affaire concluë ?

Mr. ARGANT,

Un Marquiſat ?

Me ARGANT.

Eſt il acheté ?

Mr. ARGANT.

Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame . . . .

Me ARGANT.

Ah ! Monſieur.

Mr. ARGANT.

Il eſt trop cher.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ?

Mr. ARGANT.

Mais vous ne perdrez rien au change.

Me ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

Mr. ARGANT.

Palſembleu, qu'il le quitte.

LE MARQUIS.

Ah Ciel ! est-il possible !

Me ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

Mr. ARGANT.

Entre nous pourquoi l'a-t-il pris ?
Faut-il, pour satisfaire à ses étourderies,
Etre aussi fou que lui ? J'ai, mais à fort bon prix,
Acquis trois bonnes Métairies,
Pays gras, Terre à bled.

LE MARQUIS *à part.*

Mais quelles gueuseries !
Mon pere est bien désespérant !

Mr. ARGANT.

Ces acquisitions, je vous en suis garant,
Valent mieux que dix Seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur.

Me ARGANT.

Sçachez vous contenir ;
Ou plutôt, laissez-nous ; je vais l'entretenir.

SCÈNE VII.

Mr. ARGANT, Me ARGANT.

Me ARGANT.

Vous êtes bien crüel !

Mr.

Mr. ARGANT.

Moi? la plainte est nouvelle!

Me ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez; mais vous ne m'aimez point.

Mr. ARGANT.

Fort bien. Mécontentez une femme en un point,
Tout le passé s'oublie, & n'est plus rien pour elle.

Me. ARGANT.

Oui, je suis une ingrate; allons, accablez-moi;
Ne ménagez plus rien. Ah, que je suis outrée!

Mr. ARGANT.

Ma femme, sans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une Terre titrée?
Que Diable! un Marquisat n'a pas le sens commun.

Me. ARGANT.

Eh, pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un?
Il n'est pas assez noble, & la Terre est trop chere.
Sont-ce là des raisons d'un homme de bon sens?
Non, Monsieur, vous voulez, je le vois, je le sens,
Mortifier le fils, désespérer la mere.
Vous vous lassez de moi.

Mr. ARGANT.

Parlez-vous tout de bon?

Me. ARGANT.

Que je suis malheureuse!

Mr. ARGANT.

Ah! c'est une autre affaire.
Ayons ce Marquisat. Il faut vous satisfaire.

Me. ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Est-

Est-il tems d'écouter un frivole scrupule?

Mr. ARGANT.

Argant sera Marquis.

Me. ARGANT.

Eh, sans doute. Autrement
Ce seroit le couvrir du plus grand ridicule.

Mr. ARGANT.

Je vais écrire.

Me. ARGANT.

Promptement....

Mr. ARGANT.

Oui.

Me. ARGANT.

Je vous attendois avec impatience;
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande Alliance
Pour mon fils.

Mr. ARGANT.

Je m'en doutois bien.

Me. ARGANT.

On propose une fille aimable & de naissance,
Et qui même appartient à plus d'une Puissance.

Mr. ARGANT.

C'est à-dire qu'elle n'a rien.

Me. ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage
Lui procure, entr'autre avantage,
Une entrée à la Cour, avec un Régiment.
Il ne trouveroit plus d'occasion si belle.

Mr. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous?

Me. ARGANT.

Et mais apparemment

Que

Que j'assure mon bien.

Mr. ARGANT.

C'est une bagatelle.

Et ma fille ?

Me. ARGANT.

Allez-vous encore, à ce sujet,
Réveiller le Procés que nous avions ensemble,
Au lieu d'embrasser mon projet ?

Mr. ARGANT.

Mais, ma femme....

Me. ARGANT.

Mais quoi ! tout est dit, ce me semble ;
Dans cet azile heureux & par elle chéri,
Où le Ciel doit avoir accoûtumé sa vie,
J'aurai soin de lui faire un sort digne d'envie.
Où peut-elle être mieux ?

Mr. ARGANT

Avec un bon mari.

Me. ARGANT.

Rien n'est plus incertain. Mais qui vient nous surprendre,
C'est Monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui.
Songez que l'on attend ma réponse aujourd'hui.

SCÉNE VIII.

Mr. DOLIGNI, Mr. ARGANT.

Mr. DOLIGNI.

VOus voilà de retour ! On vient de me l'apprendre.

Auf-

Auſſi-tôt l'amitié vers vous m'a fait voler.
Vous avez du chagrin, je penſe?

Mr. ARGANT.

Ma femme....

Mr. DOLIGNI.

Hé bien, quoi donc?

Mr. ARGANT.

Vient de me déſoler.

Mr. DOLIGNI.

Si-tôt?

Mr. ARGANT.

J'arrive à peine, aprés deux mois d'abſence...

Mr. DOLIGNI.

C'eſt pour ſe remettre au courant.
Puis-je vous conſoler?

Mr. ARGANT.

Non.

Mr. DOLIGNI.

Pourquoi, je vous prie?
Vous me revoyez donc d'un œil bien différent?

Mr. ARGANT.

Mon amitié pour vous ne s'eſt point affoiblie.
Puis-je me conſoler, quand moi-même je crains
De vous plonger bien-tôt dans les plus grands chagrins.

Mr. DOLIGNI.

Je n'en prends jamais pour mon compte,
Je n'ai que ceux de mes Amis.

Mr. ARGANT.

Ma femme, & j'en rougis de honte,
Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.
Epriſe, pour ſon fils, d'une amitié trop tendre,
El-

Elle pense à lui seul & ne veut point de Gendre.

Mr. DOLIGNI.

Je le sçavois déjà. Je vous dirai de plus
Que je vous rends votre promesse.

Mr. ARGANT.

Vous croyez que ma femme en sera la maîtresse?

Mr. DOLIGNI.

N'ayez point, là-dessus, de débats superflus.
Par une autre raison qui n'est pas moins contraire,
Ce Mariage-là n'auroit pas pû se faire.
Mon fils, à ce sujet, implore ma pitié.
Il aime éperdûment une jeune Personne,
Digne de sa tendresse & de mon amitié.

Mr. ARGANT.

Il a donc votre aveu?

Mr. DOLIGNI.

Mais oui, je le lui donne.

Mr. ARGANT.

Helas!

Mr. DOLIGNI.

Son choix sera mon bonheur & le sien.

Mr. ARGANT.

J'espérois pour ma fille une chaîne si belle,
Et qu'un jour votre fils seroit aussi le mien.
D'ailleurs, cette Beauté qu'il aime, quelle est-elle?

Mr. DOLIGNI.

Marianne.

Mr. ARGANT.

Ma niéce.

Mr. DOLIGNI.

Oui, depuis quatre mois.
Il n'a pas pû la voir sans y fixer son choix.

Mr. ARGANT.

Marianne eſt l'objet dont ſon ame eſt charmée ?

Mr. DOLIGNI.

La préſence décide ; on ſe prend par les yeux :
S'il eût vû votre fille, il l'eût ſans doute aimée.

Mr. ARGANT.

Son choix revient au même: Il n'en ſera pas mieux.
Voyez en même tems ma douleur & ma joye.
Ouvrez-moi votre ſein: que mon cœur s'y déploye;
Comme un dépôt ſacré, recevez un ſecret
Que ma tendre amitié vous taiſoit à regret.
Cette jeune Orpheline, où tant de beauté brille,
Que vôtre fils adore, & que vous chériſſez.....

Mr. D'OLIGNI.

Hé bien.... Vous vous attendriſſez?

Mr. ARGANT.

Cette Niéce....

Mr. DOLIGNI.

Achevez.

Mr. ARGANT.

Marianne eſt ma fille.

Mr. DOLIGNI.

Que m'apprenez-vous là ?

Mr. ARGANT.

Mon amour paternel
A trouvé le moyen, à l'inſçû de ſa mere,
De retirer ici cette fille ſi chere
Qu'elle vouloit laiſſer dans un Cloître éternel.
Marianne ſe croit la fille de mon frere,
Et n'imagine pas qu'elle ſoit chez ſon pere.

Mr.

Mr. DOLIGNI.

Bon!

Mr. ARGANT.

Elle est dans la bonne foi.

Mr. DOLIGNI.

Comment a-t'elle pû vous croire?

Mr. ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forger une Histoire:
Feu mon frere eut toujours le même nom que moi.
C'est ce qui m'a servi; d'autant plus que ma fille
Qui fut mise en Couvent dès l'âge de deux ans,
N'a pas trop entendu parler de sa famille,
Et n'a vû de sa vie aucun de ses parens.
N'ayant pas pû gagner sur ma femme obstinée
D'aller, jusqu'à Poitiers, voir cette infortunée,
Et n'étant que trop sûr qu'elle veut, malgré moi,
Immoler à son fils cette triste victime,
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'est la nécessité qui m'en a fait la Loi;
Et c'est, pour m'excuser, sur quoi je me retranche

Mr. DOLIGNI.

Le scrupule est plaisant! Vous me faites pitié.
Eh! trompez sans regret votre chere moitié.
Attrapper une femme, est prendre sa revanche.

Mr. ARGANT.

En un mot j'ai pris ce détour.

Mr. DOLIGNI.

Il est assez bon, ce me semble.

Mr. ARGANT.

Et je n'ai si long-tems retardé mon retour,
Que pour les mieux laisser s'accoûtumer ensemble,

Marianne a de quoi charmer :
Et je m'en vais sçavoir si, pendant mon absence,
Ses charmes & son innocence,
De son aveugle mere ont pû la faire aimer.....
La voici qui paroît. Laissez-nous, je vous prie,
Sur tout ne dites point ce que je vous confie,
Pas même à votre fils,

SCÉNE IX.

MARIANNE, Mr. ARGANT.

Mr. ARGANT.

Comment vont nos projets?
Apprends-moi quel succés a couronné ton zele:
Sur le cœur de ta Tante as-tu fait des progrés?
Dis-moi, ma chere Niéce, es-tu bien avec elle?
Tu sçais ce qu'en partant d'ici
Je t'ai recommandé comme un point nécessaire.

MARIANNE.

J'ai fait ce que j'ai pû.

Mr. ARGANT.

Tout a donc réüssi;
Car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

MARIANNE.

Présumez un peu moins de mon foible talent:
Il est vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,
Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma Tante,
Je ne me faisois point un effort violent;

Que

Que dis-je ? un sentiment que je ne puis comprendre,
A mon obéïssance a servi de soutien;
Et mon cœur, étonné de se trouver si tendre,
N'a, je crois, rien obmis pour mériter le sien;
Mais....

Mr. ARGANT.

L'heureuse nouvelle! Acheve ton ouvrage,
Je ne te dis qu'un mot, qu'il serve à t'animer.
Màriage, fortune, espérance, héritage,
Tout dépend de ma femme, & de t'en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE.

Quelle erreur est la vôtre!

Mr. ARGANT.

Par des arrangemens que la fortune a faits,
Ma femme est ta ressource; & tu n'en as point d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits.

Mr. ARGANT.

Comment donc?

MARIANNE.

Etouffez une douce espérance
Qui n'a servi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pû dissiper,
Ni vaincre son indifférence,
C'est un projet flatteur qui ne peut s'accomplir.
Je connois trop son cœur; il m'est inaccessible:
Ce n'est que pour son fils qu'il peut être sensible:
Il l'occupe & n'y laisse aucun vuide à remplir.
Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage,
Je ne sçais si mes soins ne m'ont pas fait haïr.

Ne me forcez donc pas d'insister d'avantage.

Mr. ARGANT.

Eh, que veux-tu de moi?

MARIANNE.

Que vous me laissiez fuir,
Et rentrer au Couvent d'où vous m'avez tirée.

Mr. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Accordez cette grace à mes pleurs;
Et vous la demandant mon ame est déchirée.
Vous m'aimez: je prévois avec quelles douleurs
Vous supporterez ma retraite.

Mr. ARGANT.

Ne t'imagine pas non plus que je m'y prête.
J'ai de fortes raisons pour ne pas consentir
A te laisser aller suivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir
Vienne dans mon désert empoisonner ma vie.
Je trouverai de quoi fixer tous mes desirs
Dans sa tranquillité profonde.
C'est lorsqu'on a du moins un peu connu le monde
Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaisirs.
Que je m'en vais l'aimer! Qu'elle me sera chere!
Je n'y sentirai plus le poids de ma misere.
Hélas! je l'ignorois dans mon obscurité:
J'y vivois, sans me voir sans cesse humiliée
Par le défaut de bien, de rang, de qualité:
Permettez qu'à jamais j'y puisse être oubliée.

Mr. ARGANT.

Non: c'est un dessein pris, où je suis affermi.

Je

Je te veux marier; & je t'ai destinée
Au fils de mon plus cher Ami.
Nous avons tous les deux conclu cet hyménée;
S'il est à ton gré, comme au mien,
Si Doligni te plaît... Tu rougis! Ah! fort bien.
La pudeur fut toûjours la premiere des graces.
J'en tire un bon augure. Il sera ton Epoux....
Quel est cet Inconnu qui marche sur nos traces!

SCÉNE X.

UN MAITRE D'HOTEL, Mr. ARGANT, MARIANNE.

LE Mtre D'HOTEL.

Mademoiselle, un mot.

MARIANNE.

Que vous plaît-il!

LE Mtre D'HOTEL.

Tout doux;
Ce vieux Monsieur-là, sauf son respect & le vôtre,
Hé bien... est-ce Monsieur?

MARIANNE.

Oui.

LE Mtre D'HOTEL.

Lui? j'en suis ravi.

Mr. ARGANT.

Quel est cet importun?

LE Mtre D'HOTEL.

Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE.

C'eſt le Maître d'Hôtel.

LE Mtre D' HOTEL. *mettant ſa ſerviette ſur l'épaule.*

Monſieur, on a ſervi.

Mr. ARGANT.

à Marianne.

Préſente-moi... je crains de faire des bévûes.
Que diable! A chaque pas je tombe ici des nuës.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

Mr. ARGANT, Mr. DOLIGNI.

Mr. DOLIGNI.

VOus rêvez ?

Mr. ARGANT.

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus
Que dépourvû de biens (car jamais je n'en eus)
Je m'en fus à la Martinique
Où j'épousai Madame Argant,
Il faut que mon esprit soit devenu gothique,
Ou Paris bien extravagant.

Mr. DOLIGNI.

Ami, c'est l'un & l'autre. Après trente ans d'absence;
A peine revenu depuis six mois en France,
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris,
Tout vout paroît nouveau. Ne soyez pas surpris
Si vous ne sçavez plus les êtres.
Mais rendons-nous justice, & n'ayons plus d'humeurs.
Nous sommes vieux, les tems amenent d'autres mœurs.
Avions-nous conservé celles de nos Ancêtres?
Nos enfans, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule, & roulera toujours de mal en pis.

Par

Par une extravagance, une autre est abolie.
D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

Mr. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner,
Je vous fasse un aveu naïf & véritable.
Excepté le rôti, je n'ai pû deviner
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

Mr. DOLIGNI.

Je n'en ai pas, non plus, reconnu la moitié.
Tout change de nature, à force de mélange.

Mr. ARGANT.

Il faut être sorcier pour sçavoir ce qu'on mange.
C'est encore au dessert où j'ai ri de pitié,
De nous voir assommés d'un fatras de verrailles,
Garni de Marmousets & d'arbustes confus
Qui font un bois taillis où l'on ne se voit plus
Qu'au travers de mille broussailles.
Et tout cet attirail, piece à piece apporté
Par un maître Valet, par d'autres escorté,
Est une heure à ranger sur le lieu de la scene;
Et tient, en attendant, tout le monde à la gêne.
Quels convives, d'ailleurs! je veux être pendu,
Oui, si j'ai rien compris, si j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous ensemble.
Tous les foux de Paris étoient de ce repas.

Mr. DOLIGNI.

Doucement. Vous n'y pensez pas.
Ce sont de beaux esprits que le Marquis rassemble,
Et qui dans votre Hôtel ont ouvert leur bureau.

Mr. ARGANT.

Misericorde! Quel fléau!

Quel

Quel déluge maudit d'Insectes incommodes !
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs & de pagodes:
Mais enfin laissons-là ces propos superflus.
Revenons au sujet qui me touche le plus.
C'est Marianne. Hé bien, m'avez-vous fait la grace
De parler à ma femme ?

Mr. DOLIGNI.

Oui, mais je ne tiens rien?
Elle veut au Marquis assurer tout son bien ;
Et je ne compte pas que ce dessein lui passe,
A moins que votre fille....

Mr. ARGANT.

Il n'est donc plus d'espoir :
J'espérois que ses soins, sa tendresse & ses charmes,
Sur le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir :
Elle n'a recueilli que des sujets de larmes.

Mr. DOLIGNI.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laisser charmer.

Mr. ARGANT.

Elle auroit dû s'en faire aimer.
Hélas ! je rapportois cette douce espérance.
Quel retour ! je ne puis y penser sans effroi.
Loin de répondre à l'apparence,
Le projet & le piège ont tourné contre moi.

Mr. DOLIGNI.

Votre position est facheuse.

Mr. ARGANT.

Ah ! sans doute.

Mr. DOLIGNI.

Votre embarras est des plus grands ?

Et pour vous en tirer il faut qu'il vous en coûte.
Aimez-vous votre femme ?

Mr. ARGANT.

Autant que mes enfans.
Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.
Eh! depuis notre hymen l'union la plus belle
A resserré des nœuds que l'amour a formés.
D'ailleurs, je lui dois tout. Je n'avois rien au monde.
Malgré ma misere profonde,
Et nombre de rivaux plus dignes d'être aimés,
Je lui plus. Il fallut vaincre la résistance
De Parens qui pouvoient s'opposer à son choix.
Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les loix.
Cependant mon bonheur, ou plûtôt sa constance,
Après bien des refus & de mortels ennuis,
Me rendit possesseur d'une Epouse adorable,
Qui joüissoit déja d'un bien considérable,
Que des successions ont augmenté depuis.
Je m'en souviens sans cesse avec reconnoissance.

Mr. DOLIGNI.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous,
Renvoyer votre fille au Couvent.

Mr. ARGANT.

Entre-nous,
Ce sacrifice-là n'est pas en ma puissance.
Ma fille... Non, Monsieur, je ne puis m'en priver.
Pour la sacrifier, la victime est trop chere.

Mr. DOLIGNI.

Hé bien, quoiqu'il puisse arriver,
Votre fille est chez vous, déclarez-vous son Pere.
Si vous prétendez la garder,
Il faut bien, tôt ou tard, découvrir ce mistere.

Si

Si vous n'osez le hazarder,
Je vous offre mon ministere.
Une femme en courroux m'embarrasse fort peu,
Entre la mienne & moi la paix étoit si rare,
Que je ne suis pas neuf en pareille bagarre.
Moi, j'oppose à leur premier feu
Un flegme des plus salutaires,
Il en est, sans comparaison,
Tout comme des enfans mutins & volontaires ;
Quand la force leur manque, ils entendent raison.
Au surplus, vous touchez au moment de la crise.
Songez que votre femme, au gré de son espoir,
Va remplir le projet dont elle est trop éprise ;
Que, sans doute, on fera les accords dès ce soir ;
Qu'il est tems de parler en Pere de famille,
En Maître, s'il le faut, & si vous le pouvez.

Mr. ARGANT.

Que j'appréhende !....

Mr. DOLIGNI.

Quoi ? qu'est-ce que vous avez ?

Mr. ARGANT.

Et si ma femme alloit faire enlever sa fille,
Et se rendre en secret maîtresse de son sort!
Voilà ce que je crains si je romps le silence.
Supposé que l'accès d'un aveugle transport
Ne la contraigne point à cette violence,
Les persécutions feront le même effet ;
Et sa mauvaise humeur ne cessant de s'accroître,
Obligera ma fille à préferer le cloître.

Mr. DOLIGNI.

Il faudra tenir bon, peut-être....

Mr. ARGANT.

C'eſt un fait.

Je voudrois conſerver la paix dans ma famille...
Il me vient un moyen. S'il eſt de votre goût,
Il pourroit concilier tout,
Et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
A douze mille écus de rente;
Hé bien, feriez-vous homme à vous en contenter?

Mr. DOLIGNI.

Ceci change la théſe; elle eſt bien différente.

Mr. ARGANT.

Je le ſçais, je n'oſois preſque vous en parler.

Mr. DOLIGNI.

Allons, je le veux bien pour vous tirer de peine.

Mr. ARGANT.

Ah! mon cher.....

Mr. DOLIGNI.

Ce n'eſt pas l'intérêt qui me mene.
Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

Mr. ARGANT.

Mais Marianne vient.

SCÉ-

SCÈNE II.

MARIANNE, Mr. ARGANT,
Mr. DOLIGNI.

MARIANNE.

MAdame Argant m'envoye...
Mr. ARGANT.
Tant mieux, j'en ai bien de la joye.
MARIANNE.
Ah! mon Oncle, le diriez-vous;
Pour la premiere fois, elle m'a careſſée,
M'a donné les noms les plus doux.
Mr. DOLIGNI.
Elle eſt donc bien intéreſſée.
Au ſuccès du meſſage.
MARIANNE.
Elle en eſpere tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié ſi tendre
Qu'il n'eſt rien, près de vous, dont je ne vienne à bout;
Et ſi je réuſſis, elle m'a fait entendre
Qu'elle auroit ſoin de mon deſtin.
C'eſt au ſujet de mon Couſin.
Mr. ARGANT.
Juſtement.
MARIANNE.
Et pour ſa fortune,

Que

Que je viens, au hazard de vous être importune.

Mr. ARGANT.

Ha! si c'est pour Argant, le sort en est jetté.
Que veut-elle? quelle est cette grace si grande?

MARIANNE.

C'est l'hymen de son fils, tel qu'il est projetté.

Mr. ARGANT.

Marianne est-ce à toi d'appuyer sa demande?

MARIANNE.

A qui donc? Pour tous deux j'implore vos bontez.
C'est l'établissement le plus considérable ..
Vous la désespérez, si vous n'y consentez;
C'est faire à votre fils un tort irréparable.

M. ARGANT.

Prétendre que son fils soit le seul Possesseur
Et l'unique héritier de toute sa fortune!
Et ma fille?

MARIANNE.

Est-il vrai que vous en ayez une?

Mr. ARGANT.

Oui. Si le frere a tout, que deviendra la sœur?
Loin de prendre parti pour elle,
Je te vois la premiere à la persécuter.

MARIANNE.

Moi, je ne lui veux point de mal; & si mon zele ..

Mr. ARGANT.

Aais, tiens: pour me résoudre, & pour m'exécuter,
Je m'en rapporte à toi. Tu sçais ce qu'on propose:
Supposé que tu sois cet enfant malheureux
A qui sa mere apprête un sort si rigoureux,
Prends sa place un moment, fais-en ta propre cause?
Et ne consulte ici que ton propre intérêt.

MARIANNE.

Je me ſerois déja prononcé mon arrêt.

Mr. ARGANT.

Quoi ! malgré les ſoupirs & les larmes d'un pere ..

MARIANNE.

Pourrois-je aſſurer mieux le repos de ſes jours,
Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma Mere ?
A quoi me ſerviroit de m'obſtiner toujours,
A braver mon deſtin ? Quelle en ſeroit l'iſſuë ?
D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'Amour,
De déchirer toujours le ſein qui m'a conçûë,
De me faire encor plus haïr de jour en jour.
Pourquoi me conſulter dans cette conjoncture ?
Toute autre, & votre fille auſſi,
Vous en diroit autant ; & je ne ſers ici
Que d'interprete à la nature.

Mr. ARGANT.

A M. Doligni.

Tu me perces le cœur. Jugez donc ſi j'ai lieu
De déclarer ſon ſort.

Mr. DOLIGNI.

C'eſt votre femme ; Adieu.

Mr. ARGANT.

Ne vous éloignez pas.

SCÉNE III.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT.

HE bien votre entremise
A-t'elle eu la faveur que je me suis promise?
Ce que j'en attendois étoit des plus aisez.

Mr. ARGANT.

Ah! Vous pouvez compter sus elle en toute chose,
On ne peut mieux plaider une méchante cause.

Me. ARGANT.

Eh, l'a-telle gagnée?.. Hé quoi, vous vous taisez?

Mr. ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi?

Me. ARGANT.

Quel est donc ce langage?

Mr. ARGANT.

Ne vous souvient-il plus qu'un fils trop fortuné
N'est pas l'unique & le seul gage
Dont notre heureux hymen ait été couronné;
Permettez que je vous rappelle
Qu'il en fut encor un conçû dans votre sein.
Voyez quel est votre dessein,
Si vous en conservez un souvenir fidelle?

Me.

Me. ARGANT,
Je pourrois avoir quelque tort :
Mais cette fille enfin dont vous plaignez le sort,
Quand nous l'envoyâmes en France
Pour être élevée en Couvent,
Etoit dans sa plus tendre enfance.

Mr. ARGANT.
Hélas! je me le suis reproché bien souvent.

Me. ARGANT.
Depuis, je ne l'ai point revûë.
Dans mon cœur, il est vrai, l'absence a triomphé.
L'éloignement, l'oubli, le tems, ont étouffé
La tendresse que j'aurois euë;
Si vous aviez laissé cet enfant sous mes yeux.
Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire;
Eh ! je ne demandois pas mieux.
Vous ne voulutes pas : Il a fallu vous plaire;
Et mon fils en a profité.

MARIANNE.
Mais ma Tante a raison; elle se justifie.
C'est votre faute à vous.

Mr. ARGANT, *à Marianne*.
Laisse-moi, je te prie,
Vous verrez que c'est moi qui manque d'équité!
Tout peut se réparer. Daignez voir votre fille;
Que je vous la présente; accordez-moi ce bien.

Me. ARGANT.
Que faire d'une enfant, qui n'est au fait de rien,
Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,
Qui, sans doute, en a pris l'air, l'esprit & le goût?
Monsieur, il n'est plus temps. Et j'ose vous répondre

Que, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre,
Et qu'on n'en viendroit pas à bout,
Qui vient tard dans le monde, y jouë un triste rôle.
Pour apprendre à s'y comporter,
Un parloir de Province est une triste école.

MARIANNE.

Sans doute.

Mr. ARGANT.

A Marianne on peut s'en rapporter.
Elle sort du Couvent. Voyez un peu ma niece;
Oui, voyez comme elle est: vous connoissez aussi
Son esprit & sa gentillesse:
Elle a tout-à-fait réüssi.

Me. ARGANT.

On ne compare point une personne unique.

Mr. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

Me. ARGANT.

Il vous plaît au surplus de me faire un Procés?
Bien gratuit au sujet de cette préférence,
Que j'accorde à mon fils.

Mr. ARGANT.

Mais oui, c'est un excés;

Me. ARGANT.

Est-ce une nouveauté? Suis-je la seule en France?
Nous avons deux enfans: mais l'usage m'absout,
Si j'en laisse un des deux au fond d'une clôture.

Mr. ARGANT.

L'égalité, Madame, est la loi de nature.
Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

Me. ARGANT.

Pouvons-nous mieux placer mon espoir & le vôtre?

Il eſt bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçû du ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

Mr. ARGANT.

La nature ſans doute en a fait un prodige!

Me. ARGANT.

Elle a verſé ſur lui ſes plus précieux dons.
Il peut aller à tout, ſi nous le ſecondons.

Mr. ARGANT.

Peut-on donner dans ce preſtige?

Me. ARGANT.

Il eſt homme d'eſprit.

Mr. ARGANT.

Qui diable ne l'eſt pas?

Me. ARGANT.

Homme d'eſprit!

Mr. ARGANT.

Mais oui; rien n'eſt plus ordinaire.
C'eſt un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voye accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne ſont bien ſouvent
Que des cerveaux brûlez, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour eſprit dans le ſiecle où nous ſommes
N'eſt, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole effervеſcence,
Qu'un accès, une fievre, un délire, un tranſport,
Que l'on nomme autrement, faute de connoiſſance.
Proverbes, quolibets, folles alluſions,
Pointes, frivolitez, plaiſamment habillées,
Quelque ſuperficie, & des expreſſions

 Ar-

Artiſtement entortillées ;
Joignez-y le ton ſuffiſant.
Voilà les qualitez de l'eſprit d'apréſent.
Pour moi, mon avis eſt, dût-il paroître étrange,
Que ces petits Meſſieurs, qui ſont ſi floriſſans,
Feroient un marché d'or, s'il donnoient, en échange,
Tout ce qu'ils ont d'eſprit pour un peu de bon ſens.

SCÉNE IV.

LE MARQUIS, Mr. ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

LE MARQUIS.

MAis, Madame, à propos, ſuivant toute apparence;
Mon mariage projetté
Pourroit ce ſoir être arrêté.

Me. ARGANT.

J'en ai du moins quelque eſpérance.

LE MARQUIS.

J'en ai reçû vingt complimens:
Et nous ne ſongeons pas aux préſens qu'il faut faire.
Ne trouveriez-vous pas qu'il ſeroit néceſſaire,
D'aller, chez l'Empereur, choiſir des Diamans.
Il convient d'envoyer demain les Pierreries:
C'eſt l'ordre; & l'on ne peut, quand on eſt regulier,
Manquer à ces galanteries.

Me.

Me. ARGANT.

Il eſt vrai : j'allois l'oublier.
Vous avez bien raiſon ; c'eſt penſer à merveille.

Me. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS.

Je viens de commander que l'on mit vos chevaux.

Mr. ARGANT.

Doucement ; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille.
Argant, vous avez une ſœur.

Me. ARGANT.

au Marquis.

Eſt-ce là ſon affaire ? Allez, je vais vous ſuivre.

Mr. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre ;
Je comptois y paſſer des jours pleins de douceur,
Et mourir ſatisfait de ſon ſort & du vôtre.
Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
Je ne ſçais point aimer l'un aux dépens de l'autre.
Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié.
L'ègalité devroit regner dans tout le reſte.
Souffrirez-vous qu'elle ait un deſtin ſi funeſte ?
Parlez. Mes ſentimens vous ſont aſſez connus.
Parlez donc ; qu'entre nous votre bouche prononce.
Au fond de votre cœur cherchez votre réponſe,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'eſt à vous l'un & l'autre à regler ſa fortune.
Je ne ſçais point blamer la générosité.

Mr. ARGANT.

La générosité ! Mais ce n'en eſt point une.

Ce que j'exige ici n'eſt que de l'équité :

LE MARQUIS.

De ces diſtinctions je vous laiſſe le maître.
Quant à moi, j'ai, Monſieur, un trop profond reſpect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

Mr. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu ſuſpect.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas qu'une ſœur, que je n'ai jamais vuë,
Ne m'intéreſſe auſſi. Vous n'avez pas beſoin
De me piquer d'honneur. Le ſang parle de loin:
Mais . . .

Mr. ARGANT.

Hé bien, quelle eſt donc cette crainte imprévuë?
Daigneriez-vous m'en éclaircir?

LE MARQUIS.

Quand vous me demandez à moi mon entremiſe...
Et . . . ſi j'ai le malheur de ne pas réüſſir,
D'échoüer dans cette entrepriſe,
Hé bien, vous m'en accuſerez.
Qu'en arrivera-t'il? Que vous me haïrez.
Cette affaire eſt trop délicate.
Et Madame, d'ailleurs, paroît tacitement
M'ordonner aſſez nettement
De ne m'en pas mêler.

Mr. ARGANT.

Vôtre prudence êclate!

LE MARQUIS.

Mon ſilence pourtant n'empêche pas mes vœux.
Je ſerai de l'avis que vous prendrez tous deux.

SCÉ-

SCÉNE V.

Mr. ARGANT, Me ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT.

AInsi, vous n'avez point de reproche à lui faire!

Mr. ARGANT.

a part.

Il faut d'un autre sens retourner cette affaire.

haut.

Nous avons, ou plûtôt vous avez en bon bien;
Cinquante mille écus de rente
Francs & quittes de tout; du moins je ne dois rien:
Je crois que, pour Argant, la chose est différente.
N'importe. De sa sœur diminuez la part.
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me restrains pour elle au tiers, & même au quart.
Avec sa légitime on voudra bien la prendre;
Et même l'on aura des graces à vous rendre.

Me. ARGANT.

Que me dites-vous là?

Mr. ARGANT.

N'en doutez nullement.

Me. ARGANT.

Qui voudroit s'en charger?

Mr.

Mr. ARGANT.

Acceptez ſeulement;

Me. ARGANT.

à part.

C'eſt encore un prétexte, une ruſe nouvelle,
Pour m'engager toûjours, ſur ce trompeur eſpoir,
A retirer ma fille.

Mr. ARGANT.

Hé bien?

Me. ARGANT.

Il faudra voir.
Auriez-vous par hazard quelque parti pour elle?

Mr. ARGANT.

Oui.

Me. ARGANT.

J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Eſt-ce une affaire ſûre & prompte à terminer?

Mr. ARGANT.

Bas à Marianne.

Dés aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.



SCÉNE VI.

Mr. ARGANT, Me ARGANT,

Me. ARGANT.

MAis eſt-ce un ſujet qui convienne?

Mr.

Mr. ARGANT.

A merveille :

Me ARGANT. *A part.*

Tant pis.

Mr. ARGANT.

Je suis sa caution.

Me. ARGANT. *à part.*

Ah! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

Mr. ARGANT.

A part.

Il faut fraper le coup.

Me. ARGANT. *A part.*

Quelle est donc sa pensée?

Mr. ARGANT.

Cette fille, en un mot, que la prévention
La plus injuste & la plus dure
A peinte à votre idée avec tous les défauts
Qu'on peut puiser au fond d'une triste Clôture:

SCÉNE VII.

Mr. DOLIGNI *pere*, MARIANNE, Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Mr. ARGANT.

Quels qu'ils soient vrais ou faux,
Telle qu'elle est enfin, on offre de la prendre;
Et le fils de Monsieur, si vous le permettez....

MA-

MARIANNE.

A part,

Ah Ciel!

Mr. ARGANT.

Avec plaiſir deviendra votre gendre.

Me. ARGANT.

Bas à Mr. Argant.

Quoi! le fils de Monſieur. . . . Vous me compromettez.

Mr. ARGANT.

Oui, lui-même, à ce prix.

MARIANNE. *A part.*

Dieu! que viens-je d'entendre

Ah, quelle trahiſon!

Me ARGANT.

Monſieur nous fait honneur.

Mr. DOLIGNI *pere.*

Ce ſera pour mon fils le comble du bonheur.

Me. ARGANT.

A part. *Haut.*

Je ſçais qu'il aime ailleurs, feignons. Il faut ſe rendre.

Mr. DOLIGNI *pere.*

Mon fils ne peut jamais être mieux aſſorti.

Me. ARGANT.

A Marianne.

Qu'on le faſſe venir.

MARIANNE.

Madame, il eſt ſorti:

Me. ARGANT.

Tout-à-l'heure il étoit là-dedans; qu'on y voye.

MA-

MARIANNE.

Il doit avoir pris son parti.

Mr. ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez; faites qu'on me l'envoye.

MARIANNE.

A part.

Bon, le voici qui vient.

Mr. ARGANT *bas à Doligni pere.*

Il n'est pas averti,

SCÈNE VIII.

Mr. DOLIGNI *fils*, Mr. ARGANT. Me. ARGANT, Mr. DOLIGNI *pere*, MARIANNE.

Me. ARGANT.

Messieurs, il vous plaira de garder le silence;
Faites-vous cette violence.
Qu'ici l'autorité se taise absolument;
Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance;
Autrement, marché nul: je vous le dis d'avance,
Je reprens ma parole & mon consentement.

Mr. DOLIGNI *fils.*

Le Marquis vous attend avec impatience.

Me. ARGANT.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance:

Mr. DOLIGNI *fils*.

Vous voyez mon ſaiſiſſement.

Me. ARGANT.

La déſireriez-vous?

Mr. DOLIGNI *fils*.

Ah, ſi je la déſire!

Si je ſoupire aprés ce précieux inſtant!
C'eſt avec plus d'ardeur que je ne puis le dire.

MARIANNE *à part*.

Qui n'eût dit qu'il m'aimoit?

Me. ARGANT.

Hé bien, ſoyez content.

L'amitié qui nous lie avec votre famille
M'engage à remplir votre eſpoir.

MARIANNE.

A part.

Hélas! c'en eſt donc fait.

Me. ARGANT.

Il m'eſt bien doux de voir

Qu'à tout autre parti vous préfériez ma fille.

Mr. DOLIGNI *fils*.

Votre fille?

Me. ARGANT.

Eh qui donc?

Mr. DOLIGNI *fils*.

La foudre m'a frappé.

Ah Ciel! quelle erreur m'a trompé!

Me. ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je!

Mr. DOLIGNI *fils*.

Il eſt inexprimable.

On

On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez sans doute un bien inestimable.
Mon pere, épargnez-vous ces signes superflus :
Je ne puis, mon désordre a trop sçu me confondre.

Me. ARGANT.

A M. Doligni pere. *A M. Doligni fils*
De grace, laissez-donc... Ne pourrai-je sçavoir?...

Mr. DOLIGNI *fils*.

L'excés de vos bontez ne pouvoit se prévoir:
Je suis désespéré de n'y pouvoir répondre.

Mr. DOLIGNI *pere*. *Bas à son fils*.

Tu ne sçais pas le bien que tu vas refuser.

Mr. DOLIGNI *fils*.

A son pere. *A Me. Argant.*
Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop sensible.
A mis à votre choix un obstacle invincible.
Ce n'est qu'en me perdant que je puis m'excuser.
J'ai crû qu'il s'agissoit de l'objet que j'adore.
Ah! je fais à ses yeux un éclat indiscret;
Mais la nécessité m'arrache mon secret.

Me. ARGANT.

En est-ce un pour l'objet de vos feux?

Mr. DOLIGNI *fils*.

Il l'ignore.

Me. ARGANT.

Eh, Monsieur, quel est-il?

Mr. DOLIGNI *fils*. *Montrant Marianne.*

Il est devant vos yeux.

MARIANNE.

Ah! Monsieur, vous devez préférer ma cousine.

Me.

ACTE IV.

SCÉNE PREMIÉRE.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

Il s'en mêle encor à son âge;
Eh, que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens.
Si la vieillesse n'est pas sage.

LA FLEUR.

Jugeons un peu moins vîte, ou soyons indulgens!
Supposé que l'amour ait a part ce mystere;
Il me semble qu'un fils devroit, avec raison,
Ignorer, ou cacher les foiblesses d'un Pere.

LE MARQUIS.

Est-ce ma faute à moi si toute la Maison
En parle? Mais cela ne m'embarasse guere.
N'est-il venu personne apporter un Billet?
Il doit en venir un; j'en suis fort inquiet.

LA FLEUR.

Je n'ai rien vû.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LA FLEUR.

Mais à propos, j'espere..

LE MARQUIS.

Hé bien, voyons, qu'espere-tu ?

LA FLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vi

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LA FLEUR.

Parce qu'on vous marie

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage ?

LA FLEUR.

Il a cette vertu
D'amender les gens de votre âge.
La raison les attend au fond de leur ménage.
L'hymen est ordinairement
Le tombeau du libertinage,
A moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Assurément;
Oui, l'exemple me rendra sage.

LA FLEUR.

Vous vivrez comme auparavant ?

LE MARQUIS.

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant,
Renoncer au plaisir qui convient à mon âge,
Consacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hyver au fort de mon printems
M'enfoncer,, m'abimer au fond de mon ménage
Pour y végéter comme un sot.

LA FLEUR.

Ah, pauvre malheureuse.

LE MARQUIS.

Hem ?

LA FLEUR.

Moi, je ne dis mot.

On entend quelque bruit.

LE MARQUIS.

seul.

[...]i donc voir ce qu'on veut. L'attente est un supplice.
[...]i, si ce pouvoit être un Billet d'Arthénice !

LA FLEUR.

[T]enez, c'est un Billet joliment tortillé.

LE MARQUIS *lisant à part.*

» Mes résolutions sont prises.
Venez où vous sçavez à huit heures précises.

LA FLEUR *à part.*

Comme il a l'air émoustillé !

LE MARQUIS *continuant.*

Malgré tous mes parens... La maudite Cohorte!
Pour vous suivre ce soir, je les tromperai tous.
Je sens que mon devoir en murmure...Qu'importe
Mais on n'est plus à soi, lorsque l'on est à vous.
[A]h pour moi quel bonheur ! ou plutôt quelle gloire
[N]e perdons point de tems.

Il tire un écrain de sa poche.

LA FLEUR.

Quelle est donc cette histoire ?

LE MARQUIS.

[A]vec ces diamans va faire de l'argent ;
[C]ours emprunter dessus à l'un de nos Corsaires
[L]es deux mille Loüis qui me sont nécessaires.

Viens

Viens me les apporter : sur tout, sois diligent.
J'ai des ordres encore à te donner ensuite.
Voici Madame Argant, sauve-toi, prends la f

SCÉNE II.

Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Me. ARGANT.

OU va-t-il porter cet écrains?

LE MARQUIS.

Chez un Metteur en œuvre.

Me. ARGANT.

Eh pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

J'ai craint
Pour quelques diamans, qui du moins à ma v
Paroissent en danger. Pour ne rien hasarder,
J'envoie en faire la revûe.
Il s'en perd bien souvent, faute d'y regarder.

Me ARGANT.

C'est bien fait. Ce présent n'est-il pas fort honnê

LE MARQUIS.

Honnête! ah, pour le moins; & j'en suis très co
tent.

Me. ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête.
Votre pere obstiné m'embarasse pourtant:

ɔaroît oppoſer la même reſiſtance.
vain j'ai de ſa niece employé l'aſſiſtance.
refus me paroît d'autant plus ſurprenant
elle a, ſur mon époux, un empire étonnant;
que, pour ainſi dire, elle en eſt adorée.
us ſoûriez;

LE MARQUIS.

Qui, moi?

Me ARGANT.

Peut-on ſçavoir pourquoi?

LE MARQUIS.

n'eſt rien.

Me. ARGANT.

Une mere auſſi tendre que moi
votre confiance a droit d'être honorée.
grace, dites-moi....

LE MARQUIS.

Daignez me diſpenſer....

Me ARGANT.

ı; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire,
Plus vous me donnez à penſer;
veux abſolument entrer dans ce myſtere.

LE MARQUIS.

ıe falloit pas moins que cet ordre abſolu
r vous ſacrifier toute ma répugnance.
e me détermine à rompae le ſilence,
gnez vous ſouvenir que vous l'avez voulu.
s cependant, Madame, il faudroit me promettre...

Me ARGANT.

Hé quoi?

LE MARQUIS.

De ne me point commettre.

Me

Me. ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

J'ose vous en prier.

D'ailleurs, quoiqu'il en soit de cette confidence;
Croyez que je n'en tire aucune conséquence.
Le fait en question est assez singulier.
Marianne, entre nous, vous est-elle connuë?
Oui, lorsqu'avec mon Pere elle est ici venuë,
Sçaviez-vous, comme un fait bien sûr & bien constant,
Qu'il existoit encore en France
Une autre Demoiselle Argant?

Me ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

En aviez-vous une entiere assurance?

Me ARGANT.

Mon mari le disoit.

LE MARQUIS.

J'entends.

Me ARGANT.

Oui, je crois dans mon jeune temps
Avoir oüi parler du Pere & de la fille:
D'ailleurs, nous habitions des lieux trop différens
Pour être bien au fait du sort de vos Parens.
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

Me ARGANT.

En quoi?

LE MARQUIS.

Sur tout point de courroux.

Me. ARGANT.
Je n'entens rien à ce myſtere.
LE MARQUIS.
Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'eſt point la niece de mon Pere.
Me. ARGANT.
Elle ne ſeroit point ſa niece?
LE MARQUIS.
Hé vraiment non:
Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.
Me. ARGANT.
Ah, quelle découverte!
LE MARQUIS *à part.*
Il l'entend à merveille!
Me. ARGANT.
Mais avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une hiſtoire pareille?
D'où la ſçait-on? Comment? quel en eſt le témoin?
LE MARQUIS.
Un ancien valet de feu votre beau-frere,
En buvant chez le Suiſſe, a fort innocemment
Révélé tout ce beau myſtere.
Il convient qu'effectivement
Son maître eut une fille unique;
Qu'on nommoit Marianne.
Me. ARGANT.
Après;
LE MARQUIS.
Mais il prétend
Qu'elle eſt morte avant lui, que rien n'eſt plus conſtant:

Que

Que c'eſt une hiſtoire publique,
Et qu'enfin cette niece auroit plus de vingt ans.

Me. ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux ſont morts depuis long-tems.
Il eſt ſûr de ſon fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je penſe trop bien
Pour oſer en conclure rien.

Me. ARGANT.

A part.

Quoi ! chez moi ! ſous mes yeux ! feignons de n'en rien croire ;
Et ne dégradons point le Pere aux yeux du fils.
Haut.
Non ; plus je penſe à cette hiſtoire.
Plus je vois que ce ſont autant de faux avis.
Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience
Doivent, ſur cet article, aſſurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de valets, toujours yvres ou ſots.
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Impoſez-leur ſilence ;
Et du premier d'entr'eux, qui ne ſe taira pas,
En le chaſſant d'ici, puniſſez l'inſolence.

LE MARQUIS.

Madame....

Me. ARGANT.

N'ayons point là-deſſus de débats :
Il le faut ; je le veux ; la choſe eſt expliquée.

LE MARQUIS.

Vous ſerez obéïe.

Me.

Me. ARGANT. *A part.*
Ah, que je ſuis piquée!
Haut.
Mon Mari comblera mes vœux.
L'honneur de s'allier à des Gens d'importance,
Quand il ſe verra devant eux,
Indubitablement vaincra ſa réſiſtance.
A part. *Haut.*
Je ſçaurai l'y forcer. Je viens de recevoir
Un Billet d'aſſez bon augure.
Chez le Comte d'Ausbourg on nous attend ce ſoir.
Il eſt Oncle de la future.
C'eſt chez lui qu'on s'aſſemble; & l'on y ſoupera.

LE MARQUIS.
Fort bien.

Me. ARGANT.
Vous ſçavez ſa demeure!

LE MARQUIS.
Mes gens la chercheront.

Me. ARGANT.
Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.
Mais.... au ſortir de l'Opera.

Me. ARGANT.
Si vous veniez plûtôt!

LE MARQUIS.
Ah! ce n'eſt pas l'uſage;
Et par tout où l'on ſoupe, il faut arriver tard.

Me. ARGANT.
Oui, mais l'occaſion mérite quelque égard,
Quand il s'agit d'un mariage.

LE

LE MARQUIS.

Je m'acheminerai, quand il en sera tems.

Me. ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous serez tous contens.

SCÉNE III.

LE MARQUIS *seul.*

RIen n'est plus ravissant que cette conjoncture.
Deux Rendez-vous ensemble ! un d'hymen ! un d'amour !
Ceci veut de l'ordre ... Oui ... Chacun aura son tour;
Et j'aurai mis à fin ma premiere avanture,
Quand .... C'est la Fleur.

SCÉNE VI.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

OU sont mes deux mille loüis?

LA FLEUR.

Dans votre Cabinet.

LE MARQUIS.

Bon ; je m'en rejouïs.
Allons, presto, à cheval.

LA FLEUR.

Quelle affaire nous presse ?

LE MARQUIS.

Va-t'en faire arranger la petite maison ;
Commande un souper propre & suivant la saison ;
Fais-y porter d'ici du vin de chaque espece;
Que tout soit à la glace & qu'on fasse grand feu;
Qu'on éclaire par tout.

LA FLEUR.

La fête sera belle!
Et la Future y sera-t'elle ?

LE MARQUIS.

Point de sotte demande.

LA FLEUR.

Allons.

LE MARQUIS.

Attends un peu ;
Que voulois-je dire ? .... ha !

LA FLEUR.

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS.

Que ma Chaise de Poste y soit & des Relais.
Fais-y porter aussi....

LA FLEUR.

Voilà bien des apprêts !

LE MARQUIS.

Combien ? deux habits d'homme & du linge de même.

LA FLEUR.

Des habits & du linge ?

LE MARQUIS.

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LA FLEUR.

Est-ce que vous voulez y faire une retraite ?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiette.
La curiosité te travaille l'esprit ?

LA FLEUR.

Mais, Monsieur, tout ceci .... franchement, à vrai dire,
Un jour comme aujourd'hui, me donne du tintoin.

LE MARQUIS.

C'est bien à toi d'en prendre! ha! parbleu, je t'admire!
Fait-il tout-à-fait nuit ?

LA FLEUR.

Bon! le jour est bien loin.

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture grise.
Hé bien, va donc.

LA FLEUR.

A part.

Allons. Il a de l'argent frais,
Je n'en serai jamais payé que par surprise.

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas ?

LA FLEUR.

Je m'en y vais.

A part.

Oui, risquons le Paquet.

LE MARQUIS.

Qui diable te retarde ?

LA FLEUR.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.

Tu peux le mériter.

LA FLEUR.

C'eſt qu'avec votre argent....

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA FLEUR.

Je viens d'acquitter
Pour vous, en votre nom, une dette criarde.

LE MARQUIS.

Et qui t'en a prié ?

LA FLEUR.

La pitié, le beſoin.

LE MARQUIS.

Je te trouve plaiſant de prendre tant de ſoin !

LA FLEUR.

Vous avez de l'argent ?

LE MARQUIS.

Qu'importe ?
Emprunter pour payer, parbleu, rien n'eſt plus fou :

LA FLEUR.

C'étoit un pauvre Here ; il n'avoit pas le ſou :
Et puis ſix cens écus, la ſomme n'eſt pas forte.
Me le pardonnez-vous ?

LE MARQUIS.

Il faut bien.

LA

LA FLEUR.

Mais d'honneur?

LE MARQUIS.

Oui. Quel est ce coquin de créancier?

LA FLEUR.

La Fleur.

LE MARQUIS.

Toi?

LA FLEUR.

Moi.

LE MARQUIS.

Mons de la Fleur, vous n'aurez plus la bourse.
Va.

LA FLEUR.

Droit au cabinet dirigeons notre course.
Et vîte & vîte, allons nous payer par nos mains.

SCÉNE V.

MARIANNE, LE MARQUIS.

MARIANNE *à part.*

D'Où viennent, tout à coup, de si crüels dédains?
D'abord, en me voyant, comme elle s'est aigrie!
Il faut absolument quitter cette maison.

LE MARQUIS.

Vous rêvez?

MARIANNE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas sans raison.
Mais il faut vous laisser dans votre rêverie.
Vous avez besoin d'y penser.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir ?...

LE MARQUIS.

Daignez m'en dispenser.
Ma chere petite cousine,
Tout ne réussit pas toujours selon nos veux.
Il arrrive par fois des contretems fâcheux ;
Pour y rémedier, il faut être bien fine ;
Mais comme vous avez un esprit infini,
Vous vous en tirerez. C'est ce que je désire.

SCÉNE VI.

MARIANRE *seule*.

Quoi, tout le monde ici se trouve réuni
Pour me désespérer ? Mais qu'a-t'il voulu dire ?
Quelqu'un adresse ici ses pas.

SCÉNE VII.

ROSETTE, MARIANNE.

MARIANNE.

Rosette, si tu peux, tire-moi d'embarras.
Ma tante est contre moi d'une colere extrême:
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? que m'est-il arrivé?
J'ai beau m'examiner moi-même;
Dans le fond de mon cœur, hélas! je n'ai trouvé
Que zele, que respect, que tendresse pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel sujet cet accès de rigueur
La prend d'une façon si brusque & si cruelle;
D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle disoit, j'oublie en quelle conjoncture:
» Il faudra s'en laisser charmer;
» Cette petite créature
» Finira par se faire aimer.
Il faut bien que le Diable ait ici fait des siennes:
Je ne connois que lui pour jouer de ces tours.
Mais vos recherches & les miennes
Ne nous avancent pas; il faut d'autres secours;
Vous ne savez pas tout. Je me suis évadée
Pour vous dire à quel point Madame est en courroux;
En un mot, elle est dans l'idée
De vous faire enlever, de s'assurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me remene où l'on m'a prise :

ROSETTE.

Monsieur adresse ici ses pas ;
Voyez si vous pourrez parer cette entreprise.

SCÈNE VIII.

Mr. ARGANT, MARIANNE.

Mr. ARGANT.

MArianne ! Et pourquoi te trouvai-je éplorée ?

MARIANNE.

Hélas ! mon oncle, au nom de la tendre amitié
Dont, par vous seul ici, je me vois honorée,
De grace, dites-moi, par bonté, par pitié,
Qu'est ce donc qui se passe à mon desavantage ?
Il doit m'être, en ce jour, arrivé des malheurs ;
Tout inconnus qu'ils sont, ils m'arrachent des pleurs.
Ne me les laissez pas ignorer d'avantage.
Innocente, ou coupable, instruisez-moi de tout.

Mr. ARGANT.

De quoi ?

MARIANNE.

Cette infortune est réelle & publique :

Mr. ARGANT.

C'est une Enigme obscure, ou plutôt chimérique,
Dont je ne puis venir à bout.

Je

Je ne te connois point de nouvelle infortune;

MARIANNE.

Ah! vous dissimulez.

Mr. ARGANT.

Non, je n'en sçache aucune:

MARIANNE.

Pourquoi donc, à présent, attirai-je les yeux
De tout ce qui nous environne?
D'où viennent ces regards furtifs & curieux
Qu'on attache en secret sur toute ma personne?

Mr. ARGANT.

Eh mais, tout cela vient du plaisir de te voir
C'est qu'ici tout le monde t'aime.

MARIANNE.

Quoi donc, ai-je changé? Ne suis-je plus la même
Ils ont d'autres motifs que je ne puis sçavoir.
Et par quelle avanture, à nulle autre pareille,
N'est ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainsi;
Et qu'en me regardant tout le monde d'ici
Soûrit avec malice, & se parle à l'oreille;
Et ma tante elle-même, avec la dureté
La plus grande & la plus cruelle,
Vient de me chasser de chez elle.
Elle a poussé la cruauté
Jusques à me defendre à jamais sa présence.

Mr. ARGANT.

D'où pourroit lui venir un courroux si soudain?

MARIANNE.

Et moi, toute éperduë, examinant en vain
Ma triste & timide innocence,
Je suis venuë ici; j'ai trouvé votre fils,
Qui m'a dit quelques mots, où je n'ai rien compris.

A peine il m'a laissée incertaine & flotante,
Au milieu de mon trouble & du plus grand effroi,
Qu'alors on est venu m'avertir que ma tante,
Toûjours, de plus en plus, en courroux contre moi,
Veut se dêbarrasser de ma vûë importune,
Et me faire enlever.

Mr. ARGANT.

Ah! tout est découvert;
Un indiscret ami nous perd:
Elle sçait tout.

MARIANNE.

Quoi donc?

Mr. ARGANT.

Grand Dieu! quelle infortune!
Mon secret est trahi...

MARIANNE.

Quel est donc ce regret?

Mr. ARGANT.

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en èclaircir.... Vous parlez de secret!

Mr. ARGANT.

Il faut que je le cherche.... Ah! le voici lui-même.

SCÉ-

SCÈNE IX.

Mr. DOLIGNI *pere*, Mr. ARGANT, MARIANNE.

Mr. ARGANT.

CRuel ! qu'avez-vous fait?

Mr. DOLIGNI.

Qui moi? Qu'eſt ce que c'eſt ?

Mr. ARGANT.

Eh ! morbleu, l'on ſçait tout.

Mr. DOLIGNI.

Doucement, s'il vous plait.

Mr. ARGANT.

Je ſuis déſeſpéré.

Mr. DOLIGNI.

Quel courroux eſt le vôtre !

Mr. ARGANT.

Votre indiſcrétion ....

Mr. DOLIGNI.

Quoi ?

Mr. ARGANT.

Nous perd l'un & l'autre.

Vous aviez mon ſecret !

Mr. DOLIGNI.

Il eſt encor entier.

Mr. ARGANT.

Ma femme eſt furieuſe.

Mr. DOLIGNI.

Elle fait son métier.

Mr. ARGANT.

Que la plaisanterie est ici mal placée!
Je vous dis que ma femme est si fort courroucée
Contre elle & contre moi, qu'elle est dans le dessein,
Comme je l'ai prévû, d'user de violence,
De me l'arracher de mon sein,
De la mettre en lieu sur.

Mr. DOLIGNI.

Ah, quelle turbulence!
Parbleu, c'est qu'elle sçait, à n'en pouvoir douter,
Qe ce n'est point là votre niece.
Votre femme croit vous ôter
Une jeune & tendre Maîtresse.

MARIANNE.

A Mr. Doligni;

Qu'entends-je? Que m'apprenez-vous?

A Mr. Argant.

Ce n'est pas sur la foi du lien le plus doux
Que je suis chez vous & chez elle?
Hé, pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir?
Ciel! je frémis de tout ce que je me rappelle.
Ah! cessez de me retenir.
De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.
Ah Dieu! peut-on former un si cruel projet?
Du plus affreux Roman je me vois le sujet.

Mr. DOLIGNI.

Elle ne sçait donc pas sa véritable histoire?

Mr.

Mr. ARGANT.

Hé non. Vous me jettez dans un autre embarras.

MARIANNE.

Je veux sçavoir de qui j'ai reçû la naissance.
Remettez-moi sous leur puissance;
Quels que soient mes parens.....

Mr. ARGANT.

Dans peu tu le sçauras;

MARIANNE.

Parlez, je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m'aller jetter aux genoux de ma tante....
Quel nom m'échappe encor!

Mr. DOLIGNI.

Elle vient de partir.

Mr. ARGANT.

Attends.

MARIANNE.

De cette horreur faites moi donc sortir;
La fin n'en peut être trop prompte.

Mr. ARGANT.

Crains d'apprendre ton sort.

MARIANNE.

Je ne crains que la honte
De nourrir plus longtems l'opprobre où je me vois.

Mr. ARGANT.

Modere donc un peu les accens de ta voix.

MARIANNE.

Non; c'est au désespoir à rétablir ma gloire;
Je ne puis faire trop d'éclat.

Mr. ARGANT.

Je suis moins criminel que tu ne l'oses croire.

Sois instruite de ton état.
Cette vive amitié qui t'outrage & te blesse
Trouvera dans ton ame un retour éternel;
Apprends que toute ma tendresse
N'est que de l'amour paternel.
Ah!.. ma fille....

MARIANNE.

Qui vous... mon pere?
Hé pourquoi si longtems me cacher mon bonheur?

Mr. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE.

J'entrevois à présent le fond de ce mystere.
Puisque j'ai le bonheur de vous appartenir,
Le sort peut, à son gré, regler mon avenir.
Il m'a fait plus de bien qu'il n'en sçauroit détruire.

Mr. ARGANT.

Non; j'ai pris mon parti, puisqu'on me pousse à bout;
Mais pour toi, laisse-moi le soin de te conduire,
Argant n'envahira point tout.
Je m'en vais déclarer qu'il n'est point fils unique;
Que nous avons encor une fille à pourvoir.
Je ne souffrirai point qu'un abus tyrannique,
Qu'un usage cruel, au gré de son pouvoir,
Me réduise à pleurer ma fille infortunée:
J'empécherai plûtôt cet injuste hyménée;
Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher.
Pour la premiere fois je vais parler en maître.

MARIANNE.

Quel malheur est le mien!

Mr. ARGANT.

On te viendra chercher.

Quand

Quand il en ſera tems, je te ferai paroître.

MARIANNE.

Hè pourquoi voulez-vous que je ſois à jamais
Le fléau de ceux que j'adore?
Joignez à vos bontés la grace que j'implore;
Et ſouffrez qu'en partant je vous rende la paix.

Mr. ARGANT.

On m'attend; obéïs. Et vous, Ami fidelle,
Ne m'abandonnez pas; daignez prendre ſoin d'elle:
Reſtez; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

Mr. DOLIGNI.

Partez: mais en chemin....

Mr. ARGANT.

Hé bien, quoi?

Mr. DOLIGNI.

N'allez pas uſer votre courage.

Mr. ARGANT.

Oh! j'en aurai de reſte.

Mr. DOLIGNI.

On eſt brave de loin.....
Le Ciel lui ſoit en aide! Il en a bien beſoin.

Fin du quartieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

LA FLEUR *seul.*

LA bonne femme est folle, ou le diable s'en mêle !
Comment donc ! hé pour qui Madame me prend elle ?
Pour un benêt de précepteur ?
J'eusse été bien venu, quand j'en serois capable.
Mais a-t'on jamais fait païer au serviteur
Les sottises du Maître ? Il est assez probable
Que je ne perdois pas dessus, grace à mes soins ;
Et j'allois m'arranger pour y perdre encor moins.
Serviteur : on me chasse : où diantre faire voile ?

SCÉNE II.

ROSETTE, LA FLEUR.

ROSETTE.

LA Fleur, que fais-tu là ?

LA FLEUR.

Je maudis mon étoile.

RO-

ROSETTE.

Ton étoile! comment est-ce qu'en bonne foi
Tu crois en avoir une à toi?
Qu'as-tu? Qu'arrive-t'il dans tes affaires?

LA FLEUR.

J'ai
Que Madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE.

Ton congé, mon Enfant?

LA FLEUR.

Oui, pour présent de nôce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait?

LA FLEUR.

Moi?

ROSETTE.

Tu ments.

LA FLEUR.

Mon crime est d'être un sot.

ROSETTE.

Hé bien, tu ments encor.

LA FLEUR.

On m'impute un négoce
Que mon Maître a baclé, sans m'en dire un seul mot;
Et la prévention demeurant la plus forte,
L'innocence est mise à la porte;
On m'oblige avec elle à prendre mon parti:
Je vais lui chercher un refuge,

ROSETTE.

Regrette moins ton Maître; il t'auroit perverti.
D'ailleurs, peut-on sçavoir d'où vient tout ce grabuge?

SCE-

SCÉNE III.

Me. ARGANT, ROSETTE. LA FLEUR.

Me. ARGANT.

Comment, ce miserable est encore en ces lieux;
Fidelle confident d'un trop coupable Maître....

LA FLEUR.

Madame, en vérité, l'Enfant qui vient de naître ....

Me. ARGANT.

Tais-toi; fors; & jamais ne parois à mes yeux.

SCÉNE IV.

Me. ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'Est-il permis d'entrer dans vos douleurs secrettes?
D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous?
Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

Me. ARGANT.

On ne reçut jamais de plus sensibles coups.
On vient d'empoisonner le bonheur de ma vie ...
Mon cœur est suffoqué..... je ne puis respirer.

Rosette lui donne un fauteuil.

Avec indignité ma tendresse est trahie.
Ai-je assez de sujets de me désespérer?
L'objet, dont je n'étois que trop préoccupée,
Que j'aimois du plus tendre, ou du plus fol amour;
Mon fils.... Ce n'est qu'un fourbe. Il m'a toujours trompée,
Sa perfidie enfin éclatte au plus grand jour.
Ce qui vient d'arriver ne m'en laisse aucun doute.
Je faisois tout pour lui; Rosette, tu le sçais.
Et je craignois toûjours de n'en pas faire assez.
J'aurois donné mon sang jusqu'à la moindre goutte
Pour assurer le sort, la fortune, & l'état
Du cruel qui m'a fait l'offence la plus noire.
Une famille illustre ouvroit à cet ingrat
Le chemin le plus sur qui conduit à la gloire;
Dans leur sein, dans leurs bras il alloit être admis;
Il alloit devenir leur plus chere esperance,
L'objet de tous leurs soins. Ah, quelle difference
Ils vont être à jamais ses plus grands ennemis.

ROSETTE.

Auroit-il refusé cette grande alliance?

Me. ARGANT.

Apprends comment il s'est perdu,
Nous étions assemblés: il étoit attendu.
Moi-même j'aspirois, avec impatience,
Au plaisir de le voir, de joüir des effets
Que devoit produire sa vûë;
Je comptois les momens.... attente superflue!
Au mépris des sermens que le traître m'a faits
D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même;
De l'erreur de ses sens loin d'être détrompé,

Il s'y sacrifioit ; & n'étoit occupé
Que du soin d'enlever cette fille qu'il aime :
Ne sçachant que penser d'un retard indiscret,
Pour l'excuser encore je faisois mon possible ;
Enfin, l'on est venu m'en instruire en secret.
Non, un coup de poignard m'eût été moins sensible.
Alors, pleurant de rage, il a fallu sortir.
Juge de mon état, de la douleur amere,
De la confusion que j'ai dû ressentir.
Je suis désespérée... Oh, déplorable mere !
C'en est fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le sauver.

Mr. ARGANT.

Ah ! la raison m'éclaire.
Je penetre plus loin que jamais je ne fis.
Supposé que l'on puisse appaiser cette affaire,
Et dérober sa tête aux rigueurs de la loi,
En est-il moins perdu pour moi,
Si-tôt qu'il ne peut plus mériter ma tendresse ?
Sous les dehors trompeurs d'un caractere heureux.
Je vois qu'il a toûjours abusé ma foiblesse.
Ce trait de lumiere est affreux.
Ah, grand Dieu ! que j'étois cruellement séduite !
J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

Mais il pourroit un jour...

Me. ARGANT.

Non, quand la confiance est une fois détruite,
C'en est fait, pour jamais il n'est plus de retour.
Rosette, laisse-nous.

SCE-

SCÉNE V.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Me. ARGANT *se levant.*

HÉ bien, quelle nouvelle ?
En a-t'on ? l'avanture est-elle aussi cruelle
Qu'on le dit ?

Mr. ARGANT.

Je vous en réponds.
Avec son bel esprit qui vous avoit séduite,
Votre fils, comme un sot, a donné tout de suite
Dans un piége grossier tendu par des fripons;
Et le premier exploit de ses premieres armes
Est un enlévement bien conditionné.
Dans un azile détourné.
Il croyoit emmener, sans trouble & sans allarmes,
Son illustre conquête; il n'avoit rien prévû;
Lorsque trahi par elle & pris au dépourvù,
On est venu troubler sa joye.
L'indiscret, qui pouvoit échapper sans éclat,
Au lieu d'abandonner sa proye,
A tous ses assaillans a livré le combat;
Mais, étant le plus foible, il a fallu se rendre.
Il est entre leurs mains, pris & même blessé.

Me. ARGANT.

Blessé ? le malheureux ! quel parti faut-il prendre ?

Mr.

Mr. ARGANT.

Mais Doligni, que j'ai laiſſé,
Croit avoir quelque eſpoir d'empêcher les pourſuites;
Et, comme il eſt intelligent,
Peut-être avec beaucoup d'argent
Cette avanture-là n'aura pas d'autres ſuites.

Me. ARGANT.

Les ſuites n'en ſeront funeſtes que pour moi.
Idole de mon cœur! malheureuſe chimere!
Fils indigne! Ah! le Ciel te devoit une Mere
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.
Eſt-ce au fond de mon ſein qu'il a puiſé ces vices?
Pour lui ſeul j'ai laiſſé ma fille dans l'oubli;
La moitié de mon ſang y reſte enſeveli;
Je faiſois à l'ingrat les plus grands ſacrifices;
Et voilà tout le fruit que j'en vais retirer!
Ma honte eſt mon ſalaire! hélas, qui l'eût pû croire?
Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer:
Mais je remporterai cette affreuſe victoire.
Va, ma haine commence où mon erreur finit.

A Mr. Argant.

Triomphez... le Ciel me punit.

Mr. ARGANT.

Hé! ne ſéparez point mon intérêt du vôtre.
Sans nous rien reprocher, gémiſſons l'un & l'autre
Sur les égaremens de ce fils trop ingrat.
Si je l'ai toûjours vû d'un œil un peu ſévere,
Je n'en avois pas moins des entrailles de Pere;
Je l'aimois comme vous; mais avec moins d'éclat.
Je tenois ma tendreſſe un peu plus renfermée;
Et je ne demandois à votre ame charmée,

Que

Que de cacher l'excès de ſon enchantement.
Hélas! Si quelquefois je vous en ai blâmée,
Excuſez le motif; trop ſûre d'être aimée,
La jeuneſſe abuſe aiſément
Du foible qu'on a pour ſes charmes.
Plus les enfans ſont chers, plus il eſt dangereux
De leur trop laiſſer voir tout ce qu'on ſent pour eux.
Je gémis du ſujet qui fait couler vos larmes:
Votre courroux eſt juſte; Argant l'a mérité.
Mais ſi vous le voyez, comme je l'enviſage,
Au milieu des tranſports & des fougues d'un âge
Où la raiſon n'eſt pas à ſa maturité,
Vous devez conſerver un rayon d'eſpérance.
Je l'ai laiſſé confus, honteux, mortifié.
Je crois que ſon état eſt digne de pitié.
Un malheur inſtruit mieux qu'aucune remontrance.
Il peut ſe corriger. Il eſt encore à temps.
Ce qu'il vient d'eſſuyer finira ſon yvreſſe.
Hé! croyez qu'il n'eſt point de plus ſûre ſageſſe
Que celle qu'on acquiert à ſes propres dépens.

Me. ARGANT.

Diſcourez un peu moins, & montrez-vous plus ſage.

Mr. ARGANT.

Moi?

Me. ARGANT.

Sans doute.

Mr. ARGANT.

Et mais, s'il vous plaît,
Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

Me. ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

Mr. ARGANT.

Je ne sçais ce que c'est.
Je n'en ai, je vous jure, aucune connoissance.

Me ARGANT.

A quoi sert d'affecter cette fausse innocence?
Hé! comment voulez-vous que je ne sçache pas;
Ce qu'ici personne n'ignore?

Mr. ARGANT.

Voyons, que sçavez-vous encore?

Me. ARGANT.

Que vôtre fils n'a fait que marcher sur vos pas.
Monsieur, vous lui traciez une route assez belle.
Sans doute il vous sied bien de prendre son parti,
Puisqu'en effet c'est vous qui l'avez perverti!

Mr. ARGANT.

J'entends; voilà l'effet d'un rapport infidelle!

Me. ARGANT.

Et quel moyen, hélas! de n'être pas séduit
Par l'exemple effréné des foiblesses d'un pere?
Quel caractere heureux n'en seroit pas détruit;
Ah! c'est, de plus en plus, ce qui me désespere.
Qui recevra mes pleurs? Qui fermera mes yeux?

Mr. ARGANT.

Vous vous abandonnez à de fausses allarmes.
Calmez-vous sur mon compte; & jugez un peu mieux . . .
Mais on vient; suspendez vos larmes.

SCE-

SCÉNE VI.

Mr. DOLIGNI PERE, Mr. ARGANT. Me. ARGANT.

Mr. ARGANT.

QUoi ! déjà de retour ?

Mr. DOLIGNI.

Oui, vraiment, me voilà.

Mr. ARGANT.

Vous m'aurez pû conclure avec ces coquins-là ;
Leurs propositions sans doute vous effrayent ?

Mr. DOLIGNI.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se payent
De raison & d'argent comptant.
A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.
J'ai reglé, moyennant une somme assez forte
Dont ces honnêtes gens sont contents.

Mr. ARGANT.

Eh qu'importe ?

Mr. DOLIGNI.

Si vous le trouvez bon, sans perdre un seul moment,
Il faut aller signer & consommer l'affaire.
Ce n'est pas loin d'ici ; c'est chez votre Notaire.
Où l'Acte est tout dressé.

Mr. ARGANT.

Courons-y promptement ;

à Me. Argant.

Supposé, cependant, que cela vous convienne.

Me. ARGANT.

Allez, Messieurs.

Mr. ARGANT.

Partons.

SCÉNE VII.

Me. ARGANT, *seule*.

Et nous, reglons aussi
L'affaire qui me reste à terminer ici.
Rosette? Holà, quelqu'un? Que Marianne vienne,
Voyons donc ce que c'est, perçons l'obscurité,
Dont le mystere ici couvre la vérité.
Quoi? tout ce qui m'est cher s'unit & se rassemble
Pour me faire essuyer tous les malheurs ensemble!
Mon Epoux & mon fils? . . . J'adorois deux ingrats! . . .
Ma Rivale paroît, . . . ne la ménageons pas.
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.
Sçachons qui de nous deux doit imposer la loi.

SCÉ-

SCÈNE VIII.

MARIANNE, Me. ARGANT.

MARIANNE. *à part.*

QUe s'est-il donc passé? Je vois, sur son visage,
Tous les traits du courroux qui va tomber sur moi.

Me ARGANT.

Approchez. N'êtes-vous point lasse
Du plaisir de semer le divorce en ces lieux;
N'en pouvez-vous jouir, si ce n'est sous mes yeux?
Voulez-vous me réduire à vous demander grace?
Ou faut-il vous céder? Prononcez entre nous.

MARIANNE. *à part.*

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage?

Me. ARGANT.

Répondez donc.

MARIANNE.

Hélas! je tombe à vos genoux.

Me. ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez-vous. Les soupirs, les pleurs sont superflus.
Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus?
N'est-il pas en votre puissance?

Ordonnez; & comptez sur une obéïssance
Qui servira du moins à me justifier.
Délivrez-vous de ma présence.
Je ne demande, hélas! qu'à me sacrifier.

Me. ARGANT.
Qu'à vous sacrifier? Est-ce ici votre place?

MARIANNE.
Je n'ai que du malheur; vous pouvez m'en punir.

Me. ARGANT.
Mais le malheur, ici, vous a-t'il fait venir?

MARIANNE.
Accusez mon erreur & non pas mon audace.
Madame, on m'a trompée en m'amenant ici:
C'est une vérité qui peut-être attestée.
Si j'avois été libre, y serois-je restée;
D'aujourd'hui, seulement, mon sort est éclairci.
Et dès que je l'ai sçû, j'ai tout mis en usage
Pour qu'on me laissât fuir: Je n'ai pû l'obtenir.
Ai je rien de plus cher que de vous réünir?

Me. ARGANT. *à part.*
O ciel! d'une rivale est-ce là le langage?
J'ai peine à résister à son air ingènu.
à Marianne.
Cette énigme est assez difficile à comprendre.
Vôtre sort, dites-vous, vous étoit inconnu?
Quel est donc ce Roman?

MARIANNE.
On a dû vous l'apprendre;
Vous sçavez qui je suis?

Me. ARGANT.
C'est un secret pour moi.

MA-

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étois ?

Me. ARGANT.

Je l'ignore.

D'où vous vient ce nouvel effroi ?

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

Me. ARGANT.

Cherchez donc à la dissiper.

MARIANNE *à part, en regardant par-tout.*

Hélas ! je ne vois point mon Pere.

Me. ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE. *à part.*

Cet abandon me désespere.

Me. ARGANT.

Que cherchent vos regards ? Epargnez-vous ces soins.
Parlez en liberté, nous sommes sans témoins.

MARIANNE.

Quand vous me connoîtrez. . . .

Me. ARGANT.

Quelle est votre fortune ?

MARIANNE.

Qui moi ? je n'en possede & n'en prétends aucune.

Me. ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant ?

MARIANNE.

Je menois hors du monde une vie inconnue.

Me. ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Dans un Couvent,
Depuis que je ſuis née, on m'a toûjours tenuë.
Fixez-y mon deſtin. Je ſuis prête à partir.
J'offre d'y retourner, pour n'en jamais ſortir.

Me. ARGANT. *A part.*

Je n'en avois jamais été ſi bien frappée.
Haut. *A part.*
Comptez ſur mes ſecours... On peut l'avoir trompée.
Haut.
Je vous les offre volontiers.
Quel fut votre Couvent? Parlez avec franchiſe.

MARIANNE.

Vous pouvez le connoître.

Me. ARGANT.

Où vous avoit-on miſe?

MARIANNE.

Mais c'étoit auprès de Poitiers.

Me. ARGANT. *A part.*

De Poitiers, dites-vous? Uſeroient-ils d'adreſſe!
Haut.
C'eſt un fait qui peut être aiſément éclairci.

MARIANNE.

Je le ſçais.

Me. ARGANT *à part.*

En effet, ſeroit-elle ma niece?
Haut.
C'eſt le même Couvent où ma fille eſt auſſi.
A part.

Que

Que je suis coupable envers elle ;
Haut.
Vous l'avez donc vûë ?
MARIANNE.
Oui.
Me. ARGANT.
Si vous la connoissez ;
Je suis Mere, excusez des desirs empressez ;
Vous pouvez m'en tracer une image fidelle.
Faites-moi son Portrait... Quoi ! vous ne l'osez pas !
Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas
Que vous en avez en partage.
MARIANNE.
Ne me pressez pas davantage
De vous entretenir de ses foibles attraits ;
Me. ARGANT.
En seroit-elle dépourvûë ?......
Vous rougissez toûjours, & vous baissez la vûë :
MARIANNE.
Connoissez-la par d'autres traits
Plus précieux, plus chers & pour vous & pour elle :
C'est sa soumission & son profond respect.
Cet Eloge n'est point suspect.
Quelsque soient vos desseins, elle y sera fidelle ;
Votre fille, à jamais, sçaura s'y conformer.
Vos projets lui sont tous aussi chers qu'à vous-même.
Il me reste à vous informer....
Me. ARGANT.
De quoi donc ? Achevez.
MARIANNE.
De sa tendresse extrême.

SCÉ-

SCÈNE IX.

Mr. ARGANT, Mr. DOLIGNI Pere, *Au fond du Théâtre.*
Me. ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT.

HE pour qui !

MARIANNE.

Le demandez-vous ?
Pour une Mere qu'elle adore.

Me. ARGANT.

Moi, puis-je mériter des sentimens si doux?
Elle ne m'a point vûë encore.

MARIANNE.

Hélas! Pardonnez-moi.

Me. ARGANT.

Que dites-vous ? Comment ?
Eclaircissez en ce moment.
Le mystere que vous me faites.
Seriez-vous !... Plût au Ciel !... Dites-moi qui vous êtes.
Ma Niece...: Si j'en crois des transports pleins d'appas,
Vous devez m'être bien plus chere.

Mr. ARGANT *s'approchant.*

Vôtre cœur ne vous trompe pas.
Embrassez vôtre fille.

Me.

Me. ARGANT, *embrassant sa fille qui se jette à ses genoux.*

O trop heureuse Mere!

MARIANNE.

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers!

Me. ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, & partagez ma joie.
Dans la felicité que le Ciel me renvoye,
Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

Mr. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruse innocente!

Me. ARGANT.

Si je vous la pardonne! Elle fait mon bonheur.

Mr. DOLIGNI *pere.*

Nous en voilà pourtant venus à notre bonheur!

Mr. ARGANT.

Ma femme, il faut aussi que mon fils s'en ressente.
Sous le poids de sa faute il paroît abbatu.
Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
Il n'oseroit paroître. Ah! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

Me. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Oserois-je, en faveur de mon frere;
Unir ma foible voix à celle de mon Pere!
Pour qui réservez-vous un généreux pardon?
Me refuserez-vous une premiere grace.

Me. ARGANT.

L'ingratitude la plus basse
Mérite un entier abandon.

A Mr. Doligni.

Appellez votre fils; qu'il vienne en diligence.

Mr. Doligni va pour faire avancer son fils.

Mr. ARGANT.

Je croirois que c'est trop écouter la vengeance,
Et que le chatiment d'un si cher criminel
Doit être passager & non pas éternel.

SCÉNE X.

Mr. DOLIGNI *pere*, Mr. DOLIGNI *fils*, Mr. ARGANT, Me. ARGANT, MARIANNE.

Me. ARGANT, *à Mr. Doligni pere.*

Monsieur, voici ma fille & ma seule héritiere:
Je déshérite Argant; j'en prononce l'Arrêt:
Ma fille occupera sa place toute entiere.

Je

Je sçais que votre fils l'adore, & qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéresse.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendresse.

MARIANNE.

Eh! Madame, croyez le serment que j'en fais,
S'il en coûte si cher à mon malheureux frere,
J'aime mieux, avec lui, pleurer votre colere,
Que d'en accepter les bienfaits.

Me. ARGANT.

Hé, que veux-tu;

MARIANNE.

Sa grace. Elle sera la mienne.
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne?

Me. ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE,

Il m'aimera. Craignez l'effet de sa douleur,
Et de son désespoir extrême.

Me. ARGANT.

Qui me garantira ce retour sur lui-même?

MARIANNE.

Sa faute & ses remords.

Me. ARGANT.

Tu m'imposes la loi.
Puisse ce malheureux te prendre pour exemple!
Mais avant qu'un pardon plus ample

Lui

Lui fasse partager ma tendresse avec toi,
Je veux d'un œil sévere observer sa conduite :
L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduite.

A Mr. Doligni fils.

Vous, recevez ma fille & vivez avec nous :
Je ne puis me résoudre à me separer d'elle ;
C'est la condition que j'éxige de vous.

Mr. DOLIGNI *fils.*

C'est rendre encor plus chere une union si belle.

Mr. ARGANT.

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ses Enfans, c'est soi-même qu'on aime.
Mais, pour jouir d'un sort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême
Qu'en partageant son ame également entr'eux.

FIN.